

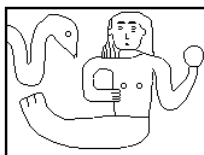
Groupe Ile-de-France
de Mythologie Française



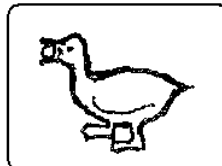
Cercle d'Etudes
Mythologiques



Société de Mythologie
Aquitaine-Gascogne



Sté d'Archéologie, d'His-
toire et de Mythologie
des plateaux de Séquanie
(Ornans)

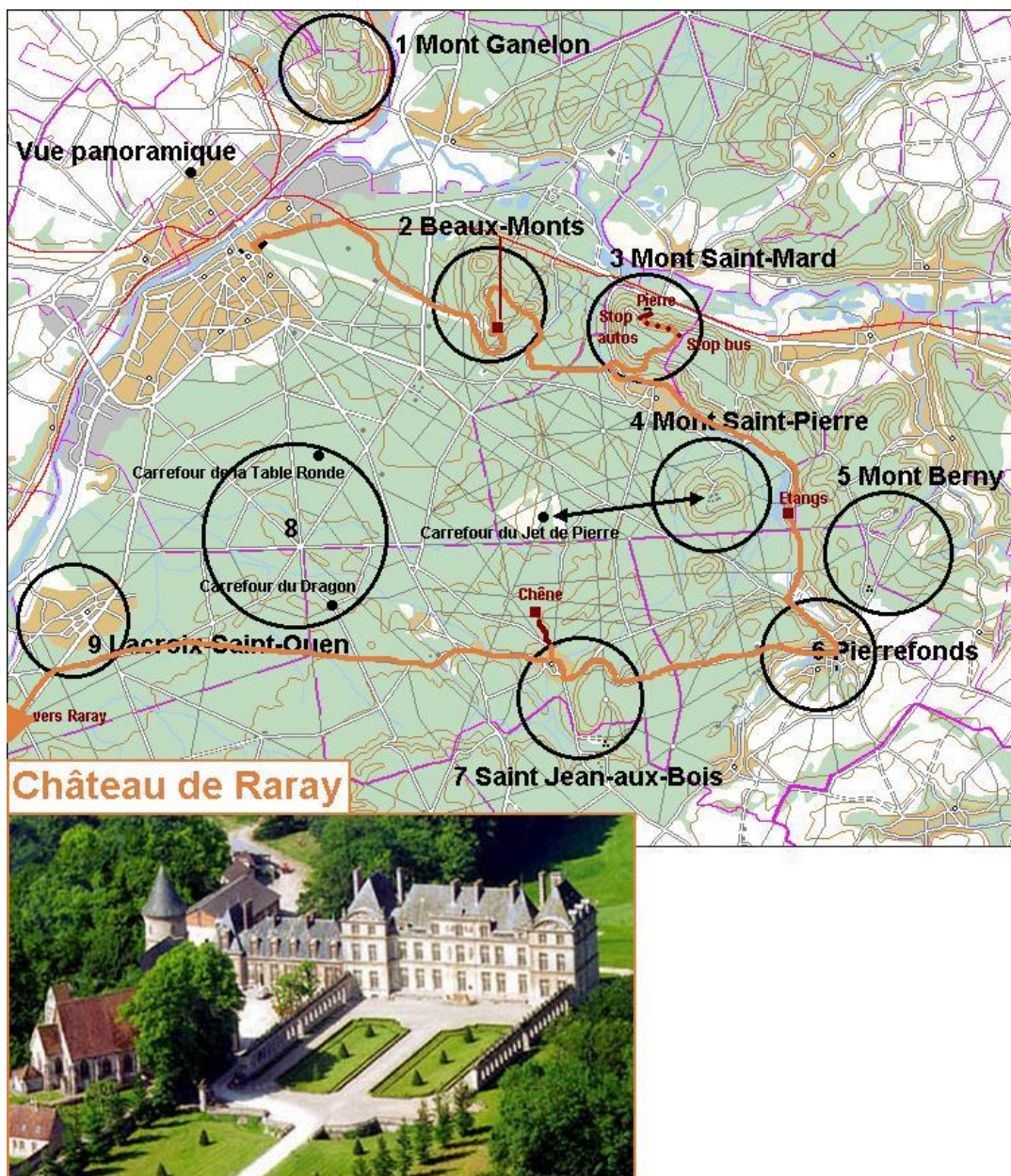


Editions Y. Monin
(Paris 6^e)



4^e Rencontres Interrégionales de Mythologie

Compiègne – Raray - 25 septembre 2005



La Ville de
Compiègne

Avec le soutien de:

L'Université
des Mégalithes



4^{èmes} Rencontres Interrégionales de Mythologie

Compiègne – Raray - 25 septembre 2005

Sommaire

4EMES RENCONTRES INTERREGIONALES DE MYTHOLOGIE	1
COMPIEGNE – RARAY - 25 SEPTEMBRE 2005.....	1
4EMES RENCONTRES INTERREGIONALES DE MYTHOLOGIE	2
COMPIEGNE – RARAY - 25 SEPTEMBRE 2005.....	2
TRAJET DU DIMANCHE 25 SEPTEMBRE 2005 (JEAN-MARC BELOT)	4
GEOGRAPHIE SECRETE DE COMPIEGNE ET DE LA FORET (JEAN-MARC BELOT).....	10
JEANNE D'ARC ET COMPIEGNE (BLANDINE GUENOT)	16
SAINT JACQUES MATAMORE : LE SAINT-CHEVALIER COMBATTANT SOUS LE SIGNE DE SIRIUS (ODILE RICOUX)	18
LA VIERGE PROTECTRICE DE LA CITE (BERNARD COUSSEE)	24
GUILLAUME D'ORANGE, VAINQUEUR DU GEANT YSORE OU LA CONSTRUCTION D'UN MYTHE PARISIEN (MARCEL TURBIAUX)	28
VERCINGETORIX, ENTRE L'HISTOIRE ET LA LEGENDE (CHRISTIAN DAVID)	37

Le château de Raray est traité dans l'ouvrage d'Yves Monin :

« De la Belle à la Bête à l'Androgyne, ou Diane à la licorne »
(MCOR Christienne, Les Chasteniers, 85220 Apremont, ou chez l'auteur
<http://e.y.monin.free.fr>)

Adresses :

- Groupe Ile-de-France de Mythologie Française, 38 rue de Rochechouart, 75009 Paris
- Cercle d'Etudes Mythologiques, 458 rue Jules Ferry, 59283 Raimbeaucourt
- Université des Mégalithes, 10 rue des Coquelicots, 60800 Crépy-en-Valois

Trajet du dimanche 25 septembre 2005 (Jean-Marc Bélot)

L'itinéraire est figuré en orange sur la carte de couverture.

Le détail ci-dessous pourra être utile à ceux qui s'attarderont trop longtemps après le départ du groupe, ou à ceux qui auraient la malchance de se perdre. Quatre arrêts sont prévus : les Beaux-Monts, la Pierre Torniche, le Chêne Saint-Jean, Raray.

Téléphone portable de Jean-Marc Bélot : 06 98 39 93 03

Trajet jusqu'aux Beaux-Monts

- Km 00,0: rendez-vous devant l'entrée du château de Compiègne, place du Général de Gaulle.
- Km 00,0: En tournant le dos au château, prendre à droite. Prendre ensuite la première à droite (rue d'Ulm), passer sous la Porte-Chapelle, poursuivre pour quitter la ville par la RN31 direction Soissons,
- Km 01,9: avant le passage à niveau, tourner à droite au panneau "La stèle du dernier train pour Buchenwald" (Route Forestière Tournante du Grand Parc),
- Km 03,4: au carrefour du Renard, continuer tout droit,
- Km 04,2: au carrefour avec la D130 (céder la priorité), continuer tout droit,
- Km 06,0: au carrefour d'Eugénie (la route s'est déjà sensiblement élevée), prendre à gauche, poursuivre la montée raide en lacets,
- **Km 07,0: Beaux-Monts (122 m d'altitude). Arrêt pour examiner la perspective dominant la trouée de 4 km jusqu'au château (9h30-10h).**

Trajet jusqu'à la pierre Torniche

- Ne pas faire demi-tour. Continuer dans la même direction la route qui descend assez brutalement,
- Km 09,4: carrefour du Port Caborne, prendre à droite,
- Km 10,4: prendre à gauche la Route Eugénie,
- Km 12,0: entrée de Vieux-Moulin (hameau de Vivier-Fr  re-Robert),
- Km 12,2: tourner à gauche au panneau 3,5 t (rue du Moulin),
- Km 12,5: couper la D547 et monter raide en face vers le mont Saint-Mard,
- Km 13,5: poursuivre à l'entrée dans la clairière,
- Km 14,0: fin de la clairière,
- Km 14,4: continuer après la fin de la clairière jusqu'au carrefour suivant, tourner à gauche dans le chemin de terre assez large,
- Km 15,2: arrêter à la vue d'un petit banc de pierre (carrefour des Carrières). **Descente à pied en 5 min. (300m) par un chemin assez raide jusqu'à la Pierre Torniche (10h15-11h).**

Trajet jusqu'au chêne Saint-Jean

- Retour par la même route jusqu'à la D547,
- Km 17,9:    la D547 tourner à gauche,

- Km 23,0: étangs de Saint-Pierre,
- Km 24,7: prendre à gauche direction Pierrefonds (D973),
- Km 26,3: continuer tout droit au carrefour central de Pierrefonds, direction Saint-Jean-aux-Bois, par la D85,
- Km 30,3: dans St-Jean-aux-Bois, tourner à droite devant l'auberge et se garer à l'orée de la forêt. **A pied, un chemin conduit en 800m au Chêne Saint-Jean (11h30-12h30).**

Trajet jusqu'à Raray

- Reprendre la D85,
- Km 32,3: couper la D332 Compiègne-Crépy,
- Km 41,3: au carrefour avec la D932 Compiègne-Senlis, prendre à gauche direction Senlis,
- Km 46,5: traverser Verberie en conservant la direction Senlis. Après la montée en lacets,
- Km 49,5: quitter la D932 en prenant tout droit la direction Raray par la D26,
- Km 53,0: château de Raray. Entrer en voiture par la perspective, tourner à gauche vers le parking automobile. **C'est le moment du déjeuner (13h-15h).**

Le château de Raray est traité dans l'ouvrage d'Yves Monin : « **De la Belle à la Bête à l'Androgyne, ou Diane à la licorne** » (MCOR Christienne, Les Chasteniers, 85220 Apremont, ou chez l'auteur <http://e.y.monin.free.fr>)

Ce qui sera dit aux Beaux-Monts



Voile de la Vierge, église Saint-Jacques de Compiègne

Le mont de la Belle Dame

Le belvédère, qui domine la grande trouée de 4 km jusqu'au château, montre une vue sur Compiègne imprenable. Le nom des Beaux-Monts dérive peut-être de celui de la déesse Belisama, la très lumineuse. Aucune forme ancienne ne le prouve, mais de nombreux indices rappellent de Belles Dames, à commencer par l'Inspiratrice du grand ruban vert, la nouvelle impératrice Marie-Louise. Napoléon 1^{er}, voulant lui en faire la surprise, fit couper les derniers arbres vers le palais juste avant son lever. Il voulut aussi profiter de la hauteur relative pour faire un observatoire astronomique, mais ses tribulations guerrières ne lui en ont pas laissé le temps.

Voile de la Vierge

Au carrefour de la Croix du Saint-Signe, en 876, le clergé accueillit l'un des trois voiles de la Vierge, envoyé par Charles-le-Chauve pour donner une importance à l'abbaye Notre-Dame (renommée ensuite Saint-Corneille). On y éleva une croix et une chapelle, puis un ermitage. Une procession se développa le premier mercredi après Pâques, de la ville à la chapelle. Les nourrices amenaient les enfants toucher la relique, et offraient des poulets. A la Révolution, la châsse d'or fut détruite, mais la relique fut sauvée et montrée jusqu'en 1840, quand, voulant lui rendre sa blancheur, on la désagrégea dans la cuve d'eau bouillante. Un morceau reste exposé à l'église Saint-Jacques de Compiègne. Traditionnellement, le voile de la Vierge, et plus anciennement le voile d'Isis, marquent la limite de l'autre-monde : Compiègne en est donc bien une frontière.

Notre-Dame de Bonsecours

Après que Compiègne eut repoussé les Anglais avec l'aide de Jeanne d'Arc, elle repoussa encore les Espagnols en 1636, qui levèrent le siège après l'invocation de la Vierge. Cela provoqua l'édification de Notre-Dame de Bonsecours.

Le 1^{er} avril 1814 l'intercession de la Vierge éloigne cette fois-ci les Prussiens, alors que les Compiégnois luttaient à un contre 15. Une procession à Notre-Dame de Bonsecours est alors décrétée à perpétuité chaque 1^{er} avril. Elle cessa cependant après 1830.

Le **carrefour de la Belle Image**, dont le nom évoque une image disparue de Vierge attachée à un tronc, était un lieu de rencontre privilégié avec l'Au-delà et les forces supérieures. Il devint le carrefour de la Bonne Rencontre depuis la bonne rencontre qu'y fit un ancien grognard de Napoléon 1^{er}, qui lui accorda ici une pension.

Le mont Ganelon, lieu d'une ancienne Dame de Beauté

Il tire son nom de Ganelon, double noir de Roland, neveu de Charlemagne. Au 8^e siècle il est à la tête de l'armée. Jaloux de Roland, il lui assigne l'arrière-garde lors du retour d'Espagne. A l'attaque du défilé de Roncevaux, Roland ne peut en réchapper. Accusé de trahison, Ganelon jure à Charlemagne qu'il est aussi innocent que sa tour du **Château Ganelon** est solide. Cela provoque son effondrement. On voit un creux dans l'est du mont, peut-être était-ce là. Il recourt au jugement de Dieu, mais son champion est battu. Il est alors écartelé sur le mont, alors appelé **Tour de Charlemagne**. Plusieurs dames ont leur légende ici:

- la femme de Ganelon, qu'il punit en la faisant dévaler dans un tonneau clouté. Elle s'en tira indemne, en disant "je n'ai pas senti le *coup d'un*" (clou), étymologie populaire de Coudun.
- la Mannequine, roman du 13^e siècle : une jeune fille se coupe les veines pour ne pas subir les assauts de son père, dans un château dominant l'Oise. Il la livre à la rivière, dans une barque sans voile ni rames.
- Agnès Sorel, surnommée la Dame de Beauté, est née en 1409 à Coudun. On lui prédit qu'elle serait aimée d'un des plus vaillants rois du monde. Elle confia à Charles VII que c'était peut-être le roi d'Angleterre. Celui-ci vexé en tira la force de chasser les Anglais. Agnès en fit effectivement un grand roi, et l'entoura des meilleurs collaborateurs.
- la femme du gouverneur de Compiègne, native de Coudun aussi, dont Agnès Sorel obtint la grâce. Ayant accusé son mari d'avoir laissé prendre Jeanne d'Arc, elle dut le poignarder car il allait la faire tuer.

Le sacrifice de la femme de Ganelon, de la Mannequine et de la femme du gouverneur de Compiègne rappellent le sacrifice rituel celte expliqué par M. Fromage dans son livre sur Beauvais. L'acte d'investissement par un conquérant se termine par l'enterrement de la Dame, représentante de la terre occupée. Ces indices font penser qu'avant de s'appeler Ganelon, le mont fut peut-être un lieu de la Dame de Grande Beauté, survivance de la Grande déesse néolithique. A Coudun, au Camp-de-César, on a découvert une statuette de Cybèle.

Ce qui sera dit à la Pierre Torniche



Elle accomplit une révolution sur elle-même la veille de Noël. Dans une autre version, elle tourne tous les jours à midi précis et, pour le voir, il faut arriver juste à l'heure. C'est bien la traduction d'un lieu dédié à l'observation du temps et des constellations. Les pierres tournantes, assez nombreuses en France, recèlent souvent un trésor, qui n'est accessible que lors de la messe de Noël, pendant les 12 coups de minuit. Il fallait être courageux pour désertier la messe et s'enfoncer dans la forêt par nuit noire. Parfois, un curieux ayant tenté sa chance, fut écrasé par la grande pierre, ne s'étant pas retiré au 12^{ème} coup de minuit.

La Table Ronde du roi Arthur

Une tradition la situe en forêt de Compiègne. On pense souvent au carrefour de la Table Ronde. Mais la Pierre Torniche n'est-elle pas la vraie Table Ronde de la forêt ? Peut-être le souvenir de « l'Arthur » se retrouve-t-il dans l'ancien nom du ru de Berne, *rivus urtiese* en 1269. *Ours* se dit en grec *arktos* et en celtique *artos*. L'étymologie officielle du *rivus urtiese* est *urtica* (ortie) ou *hortus* (jardin), d'où le lieu-dit L'Ortille. Mais l'étymologie populaire est parfois plus réelle...

Les saints du Déluge

- Saint Médard, fêté le 8 juin, a donné son nom au mont Saint-Mard, raccourci fréquent dans la région. Saint Médard est dédicataire de l'ermitage de Vieux-Moulin, connu dès le 9^e siècle. Il était invoqué pour faire pleuvoir ou, au contraire, pour éviter la pluie, ce qui était un attribut du dieu gaulois du temps, qui habitait les hauteurs (Cernunnos ou Taranis).

- Saint Marcoul, fêté le 1^{er} mai, habitait en ermite dans les rochers du Mont Saint-Mard. Un jour, un lièvre chassé par le roi Childebert vint se réfugier dans sa grotte, tombant sous sa protection. Un serviteur, venu le déloger, tomba foudroyé comme sous les coups du dieu-tonnerre. Le roi demanda grâce à Marcoul pour son serviteur, et il le ramena à la vie.
 - Saint Marcoul revint au 18^e siècle comme relique. Après le couronnement, les rois allaient à Corbeny les toucher, pour obtenir le pouvoir de guérir les écrouelles. Louis XVI fit venir sa châsse à Compiègne le 11 juin 1775. Un tableau le représente dans l'église St-Jacques.
 - Un pèlerinage à la chapelle Saint-Hubert avait lieu le 30 mai, à la Saint-Hubert d'été.
- Cette convergence de dates : saint Marcoul 1^{er} mai, saint Hubert 30 mai, saint Médard 8 juin, toucher de la châsse par Louis XVI le 11 juin, rappelle-t-elle une tradition destinée à conjurer les fortes pluies redoutées en cette saison ? Car c'est un 9 juin qu'eut lieu le Déluge !

Ce qui sera dit à Saint-Jean-aux-Bois

On dit que son **Chêne Saint-Jean** est contemporain de saint Louis. C'est en tout cas le centre mythique de la forêt de Compiègne, son *omphalos* (nombril).

Redum, le gué

Redum était le nom gaulois du village. Quand la vieille langue celtique fut oubliée, on ne comprenait plus que *Redum* signifiait "gué", et on en fit "roi". Le lieu s'appela désormais *Domus Regis*, la Maison-de-Roi. De même, la Tête-St-Jean, qui domine le village, s'est appelé le Puy-de-Roi (*Podium Regis*). Si l'on se réfère aux rites de rois de l'année à tête coupée, ce n'est pas une si mauvaise traduction. Dans d'autres sites centraux avec gué-frontière, source et arbre sacré, comme à Montmille près de Beauvais, eut lieu un rite de tête. Une tête de roi y est donc logique. Le passage ensuite au patronage de saint Jean-Baptiste assure une continuité, puisque ce saint eut la tête coupée. La Tête-Saint-Jean est l'extrémité de la crête de la forêt de Retz qui vient mourir ici. C'est aussi la fin de la partie nord-est de la forêt, dédiée à la guerre et où le géant tumultueux est omniprésent. C'est donc bien la tête du géant mythologique que l'imaginaire a accroché ici.

Fête solaire de saint Jean-Baptiste, au sommet de l'année

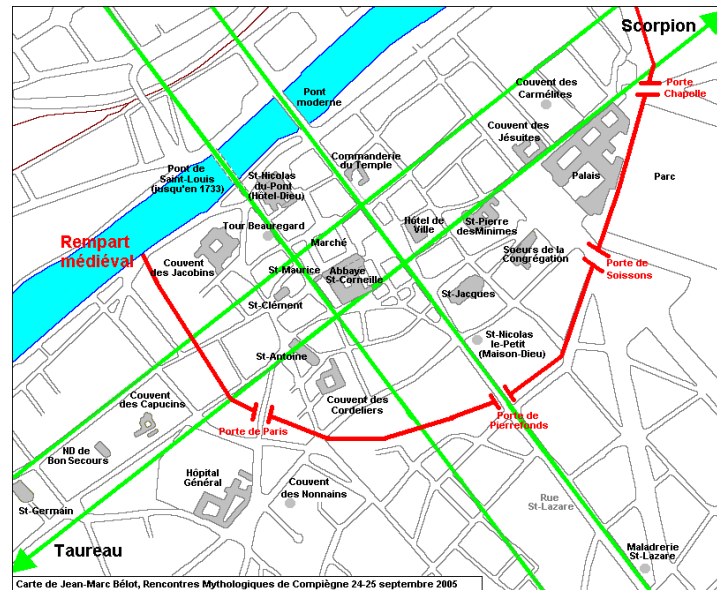
(Citation de Henri Fromage, BSMF N°124, p.22-24) « On possède une mention de Saint-Jean-aux-Bois (*domum Sti Johanni*) dès 1152. M. Roblin suggère que cette dédicace a dû être beaucoup plus ancienne puisqu'elle a pour fonction de christianiser une fontaine de fécondité au haut de la colline (...). Même si la dédicace de saint Jean nous est connue un peu tardivement pour s'inscrire dans un programme de substitution, il convient cependant de remarquer que parmi de nombreux autres aspects du Baptiste, deux au moins peuvent en faire un bon remplaçant de Belenos. C'est presque une banalité de rappeler que saint Jean-Baptiste est solaire et qu'on l'a, dans des textes sacrés autorisés, comparé à Elie qui fut enlevé au ciel sur un char de feu. En outre, Jacques de Voragine écrit à son propos que le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, on brûle des os d'animaux morts afin de se préserver contre les dangers que font courir à cette date certains animaux appelés dragons, qui volent dans les airs, nagent dans les eaux et courent sur terre et polluent les sources et répandent la luxure. Ainsi le personnage de saint Jean-Baptiste est lui aussi capable d'assumer la fonction d'être sacré solaire vainqueur du dragon ».

Croix-Sainte-Euphrosine.

Au milieu du 12^e siècle, les chrétiens d’Alexandrie remettent au roi Louis VII le Jeune les reliques de sainte Euphrosine (connue à Crépy-en-Valois sous le nom de sainte Yphraise), dont le nom signifie sagesse, bon sens. Le convoi qui les transfère vers Reims fait halte à l’abbaye alors occupée par les sœurs bénédictines. Celles-ci s’emparent d’une partie des reliques, laissées dans un chariot à l’extérieur de l’enceinte, sans doute à l’endroit où s’élève actuellement la Croix Sainte-Euphrosine, désormais sainte protectrice de Saint-Jean-aux-Bois.

Géographie secrète de Compiègne et de la forêt (Jean-Marc Bélot)

L'axe Scorpion-Taureau de Compiègne

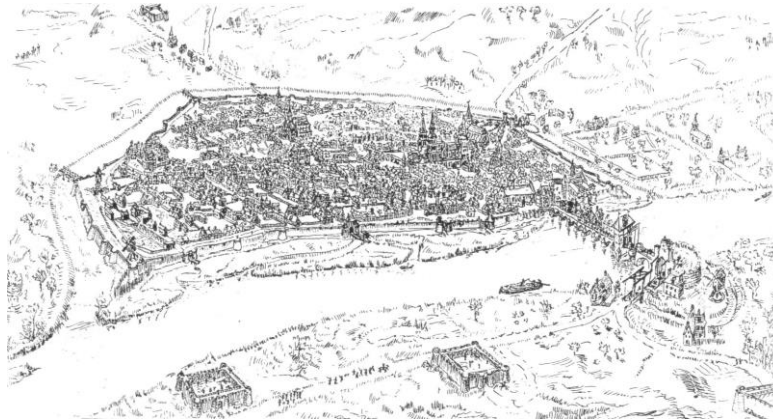


Compiègne, ville impériale, présente une particularité on ne peut plus mythologique : ses deux grandes fêtes coïncident avec les deux dates celtiques qui coupaient l'année :

- la Saint Martin, le 11 novembre, avec les cérémonies de l'Armistice à la clairière de Rethondes, début de l'année celtique et de la saison sombre,
- la Sainte Jeanne-d'Arc, le 30 mai, avec les cérémonies de la Fête de Jeanne d'Arc, six mois après, proche du début de la saison claire (bien que cependant en retard de 15 jours),

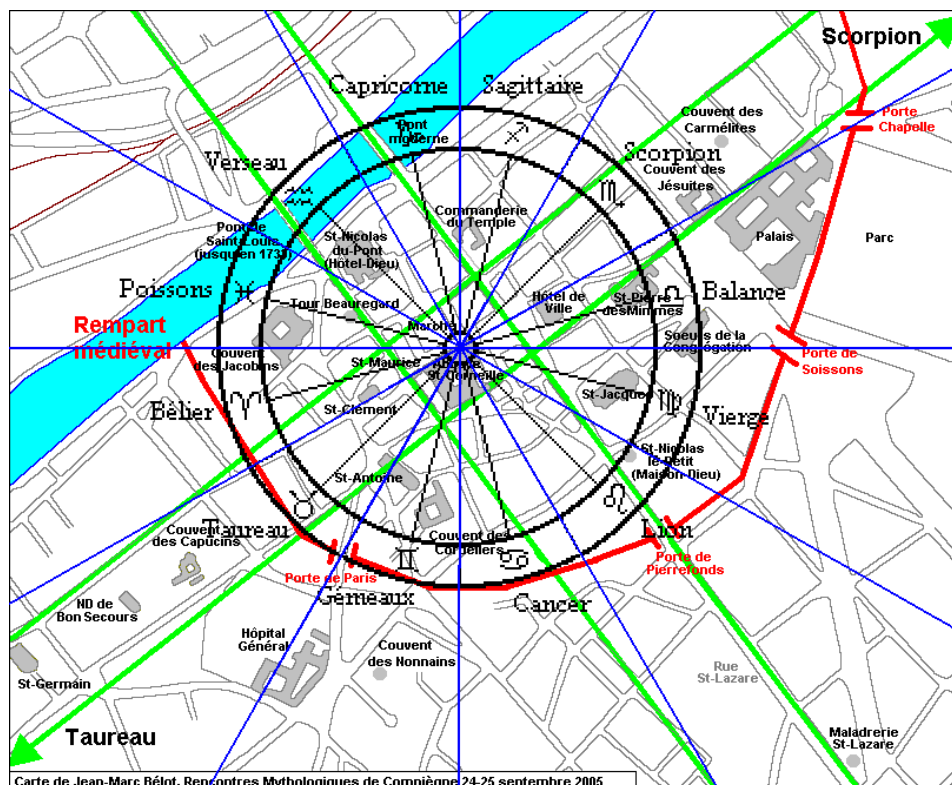
Elles ont une réalité physique qui se lit sur le plan de la ville: **l'axe Scorpion (saint Martin) – Taureau (sainte Jeanne d'Arc)** suit exactement l'inclinaison de l'Oise. Ses voies principales ouest-est, qu'on ne peut pas appeler *decumanus* puisque la ville n'est que de fondation carolingienne, suivent aussi cet axe. Aucun fil conducteur ne permet de relier les deux fêtes modernes du 11 novembre et de la Saint-Jeanne d'Arc à des fêtes anciennes. Aussi, il est difficile d'aller plus loin que cette constatation physique.

Le zodiaque de Compiègne



Dessin de Compiègne en 1430

A partir du moment où il y a un axe, il est tentant de chercher s'il n'y a pas plusieurs axes, et même un zodiaque, comme on en a trouvé dans plusieurs villes médiévales (Christian David à Paris, xxx à Toulouse). Le dessin de Compiègne en 1430 y encourage, car on croit reconnaître une telle organisation. Voyons ce que cela donne en plaquant un zodiaque sur le plan de la ville :



Comment se situent les églises :

- **Au centre** : abbaye Saint Corneille, dont la dédicace de l'église eut lieu le 8 mai 877, dans le Taureau,
- **Dans le Taureau** : Notre-Dame de Bonsecours (1^{er} avril, un peu tôt) et Saint-Germain. Saint Germain d'Irlande (évêque de Trèves, qui évangélisa une partie de la Picardie, martyr vers 460, 2 mai) conviendrait. Saint Germain de Paris (28 mai) et Saint Germain d'Auxerre (31 juillet) non,
- **Dans les Gémeaux** : église Saint-Antoine de Padoue (13 juin),
- **Dans le Cancer** : couvent des Cordeliers,
- **Dans le Lion** : porte de Pierrefonds, Saint-Nicolas-le-Petit (à l'opposé de Saint-Nicolas-du-Pont),

- **Dans la Vierge** : église Saint-Jacques. Saint Jacques le Majeur (25 juillet) et saint Jacques le Mineur (3 mai) ne conviennent pas, et c'est bien ennuyeux car c'est l'église principale,
- **Dans la Balance** : église Saint-Pierre-des-Minimes, couvent des Sœurs de la Congrégation, Palais. L'église Saint-Maurice (22 septembre) est de peu dans le secteur opposé (Bélier),
- **Dans le Scorpion** : Porte-Chapelle (porte du nord-est),
- **Dans le Sagittaire** : commanderie du Temple (les Templiers à cheval),
- **Dans le Capricorne** : /
- **Dans le Verseau** : Saint-Nicolas-du-Pont (Hôtel-Dieu) (6 décembre) : un peu tôt,
- **Dans les Poissons** : Tour Beauregard, d'où le diable s'est jeté dans l'eau,
- **Dans le Bélier** : église Saint Clément (pape, 23 novembre) : ne convient pas, peut-être y eut-il un autre saint Clément.

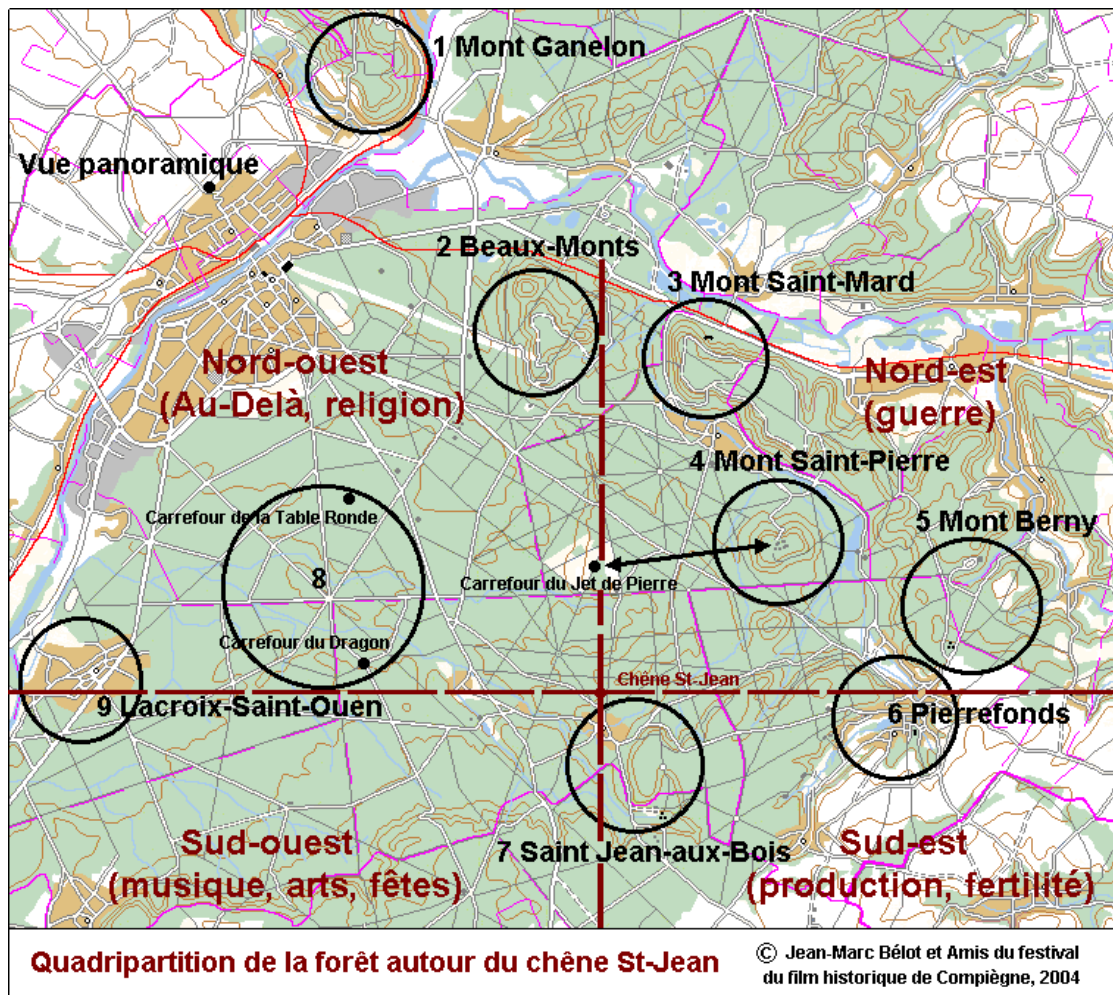
Voilà de premiers indices à approfondir par les corporations et leurs fêtes, les anciens noms des rues, les enseignes. Il est difficile d'aller plus loin sans texte relatif à une partition de la ville.

Quadripartition de la forêt

On constate très souvent que, pour des raisons d'harmonie interne, les mondes celtiques étaient divisés en quatre avec une zone commune neutre au milieu. Cela se vérifie aussi bien à l'intérieur d'une nation que pour des assemblages de quatre nations souhaitant vivre en paix. Le nord-ouest était souvent dédié à l'Au-delà et à la religion, le nord-est à la guerre, le sud-ouest à la musique et aux fêtes, et le sud-est à la production et à la fertilité. M. Christian David a expliqué la quadripartition de l'Irlande. M. Henri Fromage a montré la quadripartition de la région de Beauvais.

La forêt de Compiègne se lit effectivement de cette façon, ordonnancée autour de son vieux chêne de Saint-Jean-aux-Bois. Les sites que nous avons examiné collent effectivement à cette grille de lecture, et cela ne peut être dû au hasard. Viollet-le-Duc l'avait déjà pressenti, lui qui avait vu la forêt comme une île entourée de quatre cours d'eau (l'Oise, l'Aisne, le Vandy et l'Automne). Voici les principaux sites en fonction des quatre quadrants :

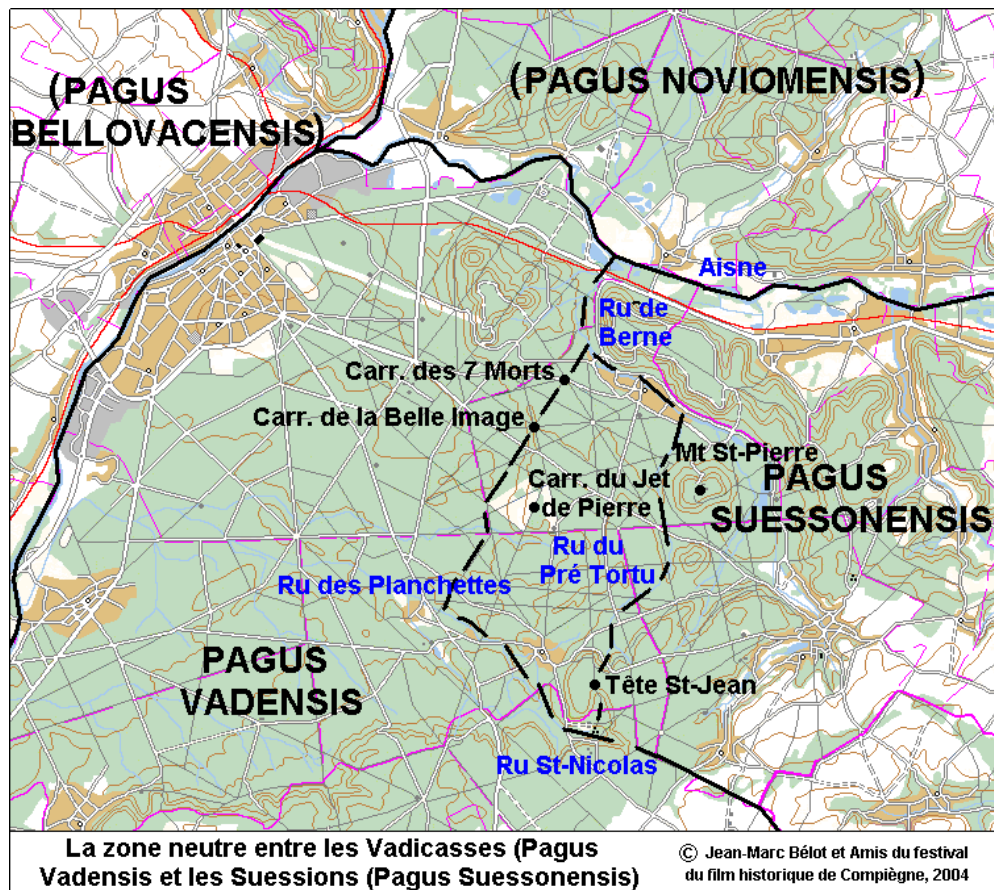
- **centre** : Saint-Jean-aux-Bois et son chêne de Saint-Louis,
- **Nord-ouest (Au-delà, religion)** : Mort de Ganelon, femmes et statue jetées à l'Oise, Voile de la Vierge, trouée des Beaux-Monts jusqu'au château,
- **Nord-est (guerre)** : saint-Marcoul contre le roi Childebert, saint-Pierre contre Simon le Magicien, cavalier à l'anguipède du Mont Berny,
- **Sud-ouest (musique, arts, fêtes)** : les Sautriaux de Verberie, les libations de la fontaine Saint-Jean de Saintines,
- **Sud-est (production, fertilité)** : Thermes de Pierrefonds, Poissons, artichauds et vin de la rivière Automne, le Valois, grenier à blé.



A la rencontre de deux peuples

La zone centrale a été dédiée à sa vocation royale à une époque difficile à préciser, en tout cas celtique. La forêt de Compiègne était entièrement dans la Cité gallo-romaine des Suessions, partagé à parts égales entre le *Pagus Suessionis* (pays soissonnais) et le *Pagus Vadensis* (pays de Valois), qui peuvent être plus anciens, car la Cité s'est constituée par un assemblage de petites entités (Orxois, Tardenois etc). Les Suessions sont de la vague des Belges et ils ont donc dû, vers le 3^e siècle avant Jésus-Christ, bousculer et vaincre un peuple celtique plus ancien. Ce peuple battu est le plus récent à avoir pu spécialiser la forêt de Compiègne en quatre quadrants.

Son nom importe peu, cependant une hypothèse existe. Il est resté au sud-est des Suessions, dans le sens de leur poussée, le *Pagus Vadensis*. Claude Pétel a cru identifier les bribes laminées d'un grand peuple pré-belge aux franges de son domaine, dont les survivances se terminent toutes par *Casses* : dans l'ouest des Vosges (Vadicasses), à Troyes (Tricasses), dans le Valois (Vadicasses), dans le Vexin (Véliocasses), à Dreux (Durocasses), dans le Calvados (Baïocasses, Viducasses, et jusqu'en Grande-Bretagne, où ils seraient partis avec une frange des Parisii.



La zone centrale, à la rencontre de deux *Pagi*



Université des Mégalithes et Traditions Populaires

L'Université des Mégalithes et Traditions Populaires (voir www.editions-du-galtz.com), membre des Universités Populaires de France, a pour but de promouvoir les connaissances sur les traditions, le légendaire local et les sites mégalithiques auxquels s'est attaché un imaginaire populaire : formations à distance, articles et publications, conférences et sorties mythologiques. Elle est animée par Jean-Marc Bélot jean-marc.belot@laposte.net

Liste de publications. Les prix sont port compris. Chèque à l'ordre de:
Université des Mégalithes, 10 rue des Coquelicots, 60800 Crépy-en-Valois

OISE

- **Beauvais: De la Dame de grande beauté au géant tumultueux.** *Lettre d'Ile-de-France de Mythologie Française*, Nr.37, juin-juillet 2001, p.8-11. 2 euros.
- **Pierres à légendes du Valois**". Juin 2002, 60 pages. 7 euros (en réimpression)
- **Rencontres Mythologiques Interrégionales** de Senlis, 29-30 mars 2003, 88 pages. 16 euros.
- **Géographie mythique de la forêt de Compiègne. Découverte et décryptage.** 3^e festival du film historique de Compiègne, 6-13 novembre 2004, 43 pages. 10 euros.

AISNE

- **L'Ourcq, sur le trajet du dieu tumultueux.** *Mythologie de l'arrondissement de Château-Thierry*. Janvier 2002. 60 pages. 7 euros.
- **Soissons, la ville du Grand Passeur.** *Mythologie des cantons de Soissons, Vic-sur-Aisne et Villers-Cotterêts*. Janvier 2003. 60 pages. 7 euros.
- **Reliquaires, étranges processions et Templiers de l'Est Soissonnais.** Novembre 2002. 60 pages. A l'Université des Mégalithes : 7 euros.
- **Etranges processions de l'Est Soissonnais (p.46). Les mégalithes de l'Ourcq, sur le trajet du dieu tumultueux (p.132).** *L'Almanach du Picard 2004*. Romorantin: Editions CPE, Reflets du Terroir, 2004. 1 euro.
- **Atlas mythologique de l'Aisne.** Texte complet. 2004. 38 pages A4. 7 euros.
- **Atlas Mythologique de la France. Inventaire et cartes du département de l'Aisne (02).** 1^{ère} partie: §§ 1 à 13. *Mythologie française*, N°215, 2^e trimestre 2004, p.41-56. 2^{ème} partie: §§ 14 à 25. *Mythologie Française*, N°217, 1^e trimestre 2005, p.49-64).

SOMME

- **La fête des étalonniers et saint Hormisdas, La fête de l'arc. Le feu de la St-Jean.** *Bulletin du Cercle d'Etudes Mythologiques*, Nr.58, août 2002, p.961-963. 2 euros.
- **Mythologie et paysage sur la Côte picarde.** *Oralité et imaginaire liés au paysage* (Office Culturel régional de Picardie), 22-23 juillet 2003, St-Valery-sur-Somme, p.1-5. 2 euros.
- **Mythogéographie de la Picardie maritime sur les traces de Gargantua.** *Lettre d'Ile-de-France de Mythologie Française*, Nr.49, janvier-mars 2004, p.5-7 (texte proche de ci-dessus)
- **Géographie mythologique en pays Picard, sur les traces d'Henry Carnoy.** *Journées Interrégionales de Mythologie*, CEM, St-Amand-les-Eaux, 17 avril 2004. 3 euros.
- **Atlas mythologique de la Somme.** Texte complet. 2004. 7 euros.
- **Fées et sorcières en pays d'Authie (p.60) et Sur les traces de Gargantua et des fées-oiseaux (p.100).** *L'Almanach du Picard 2005*. Romorantin: Editions CPE, Reflets du Terroir, 2005. 1 euro.

PICARDIE

- **Guide du pays Picard.** Collection Mythes et légendes des pays de France, Paris: Maisonneuve et Larose, à paraître.
- **Pierres à légendes de Haute-Normandie et de Picardie.** Index par commune et tableau de synthèse. 370 pierres (commune, canton, arrondissement, nom, type, résumé, source). Novembre 2004. 14 pages A4 en petits caractères. 4 euros.

ILE-DE-FRANCE

- **Cultes et traditions populaires de Brie.** *Les Cahiers des Amis de Roger Lecotté* Nr.1, décembre 2001, p.18-46. 7 euros.
- **Roger Lecotté aurait 102 ans.** Numéro 1 des Cahiers de Roger Lecotté. Lettre d'Ile-de-France de Mythologie, Nr.40, décembre 2001-janvier 2002, p.12-15. 1 euro.
- **Sortie du numéro 1 des Cahiers des Amis de Roger Lecotté.** *Bulletin du Cercle d'Etudes Mythologiques*, Nr.55, février 2002, p.911-916 (même texte que ci-dessus)
- **Dixième anniversaire de la disparition de Roger Lecotté (1899-1991).** *Mythologie Française*, Nr.206 (2002), p.44-45 (texte plus court que ci-dessus)

NORD-PAS DE CALAIS

- **Initiation à l'Atlas mythologique de la France. Illustrée de légendes de Picardie, du Boulonnais et d'Outre-Manche.** Novembre 2002. 60 pages. 7 euros.

NORMANDIE

- **Pierres à légendes des pays de l'Oise et de Normandie.** *Journée Mystères, croyances et légendes.* 28 février 2004, Gisors. 12 pages. 3 euros.
- **Pierres à légendes de Haute-Normandie et de Picardie.** Index par commune et tableau de synthèse. 370 pierres (commune, canton, arrondissement, nom, type, résumé, source). Novembre 2004. 14 pages A4 en petits caractères. 4 euros.

ALSACE

- **Les mystères de Notre-Dame des Trois-Epis et des cent Notre-Dame d'Alsace.** Novembre 2001, 60 pages. 7 euros.
- **De la montagne du soleil à la blanche vallée. Légendaire de la vallée et du piémont de Kayersberg.** Avril 2003, 60 pages. 7 euros.
- **A la découverte de l'Alsace fantastique et insolite, sous la conduite de Guy Trendel.** *Voyage en Alsace du CEM. 26 juin-3 juillet 2003.* Livret du participant, 48 pages. Hors vente.
- **Le mystère du Faudé: un observatoire astronomique ?** A l'occasion de la fête de la St-Louis au Faudé (Haut-Rhin). Décembre 2003, 60 pages. 7 euros.

OUTRE-MER / OUTRE-RHIN

- **Un peuple en kilt sous les sables d'Asie centrale: les momies d'Ürümchi.** *Kadath* Nr.96, printemps-été 2002, p.46-56. 3 euros.
- **Outre-Manche, des hill figures toujours vivantes.** *Kadath* Nr.97, aut.-hiver 2002, p.13-25. 3 €.
- **Le cadran solaire des Vikings.** *Kadath* Nr.98, 2003, p.46-47. 1 euro.
- **Les premiers pas de l'archéologie acoustique.** *Kadath*, Nr.99, printemps-été 2004, p.9-15. 3 €.

FORMATION

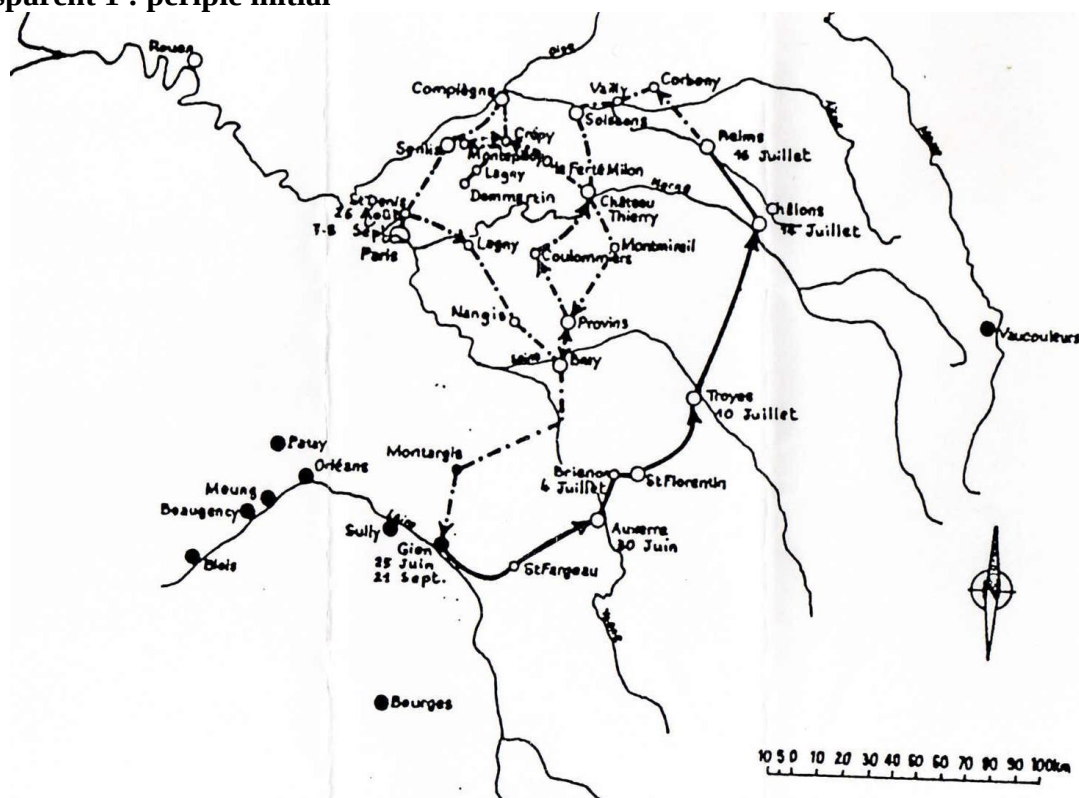
- **L'Atlas Mythologique.** *Conférence de la Session de Formation SMF.* Lisieux, 28-30 juin 2002. 3 euros.
- **Initiation à l'Atlas mythologique de la France. Illustrée de légendes de Picardie, du Boulonnais et d'Outre-Manche.** Novembre 2002. 60 pages. 7 euros.
- **Cours de mégalithisme.** 3 volumes: 1-Initiation aux différents types de mégalithes, 2-Approche des différents foyers mégalithiques, 3-Pierres à légendes. Plus un accès illimité à la salle "Cours de mégalithisme" du site Internet. 125 p. 2004. A l'Université des Mégalithes : 50 euros port compris.



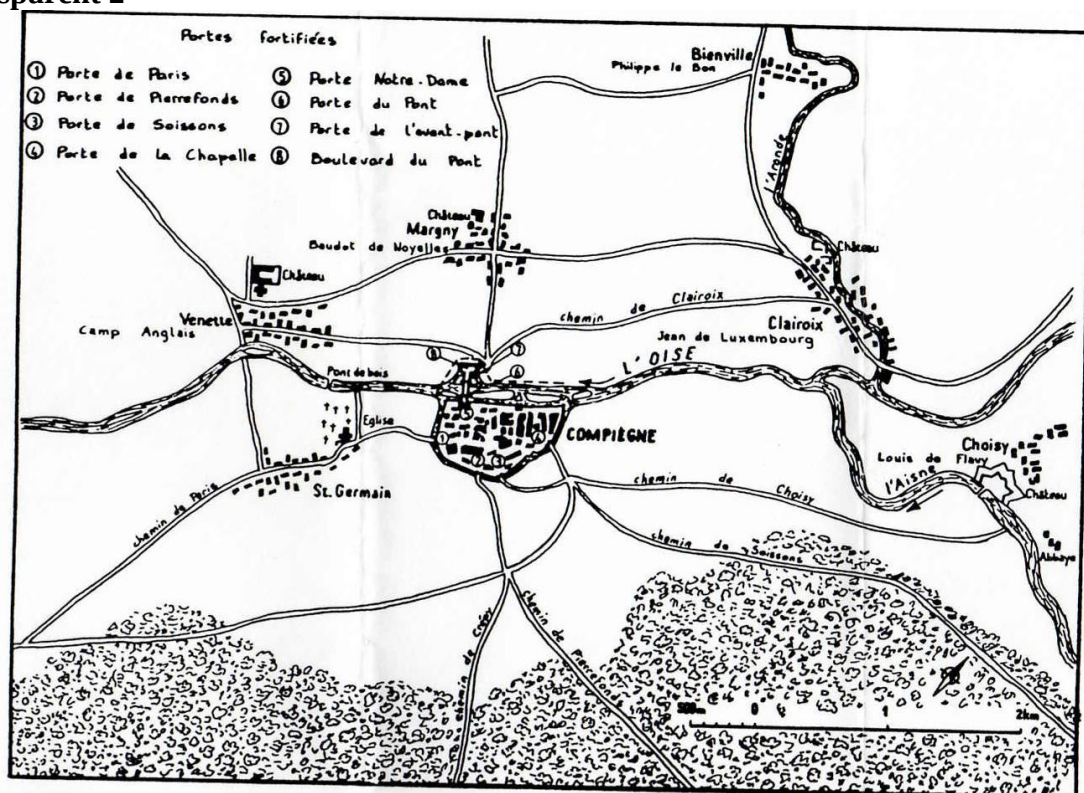
Université des Mégalithes et Traditions Populaires
10, rue des Coquelicots. 60800 Crépy-en-Valois

Jeanne d'Arc et Compiègne (Blandine Guénot et Jean-Marc Bélot)

Transparent 1 : périple initial

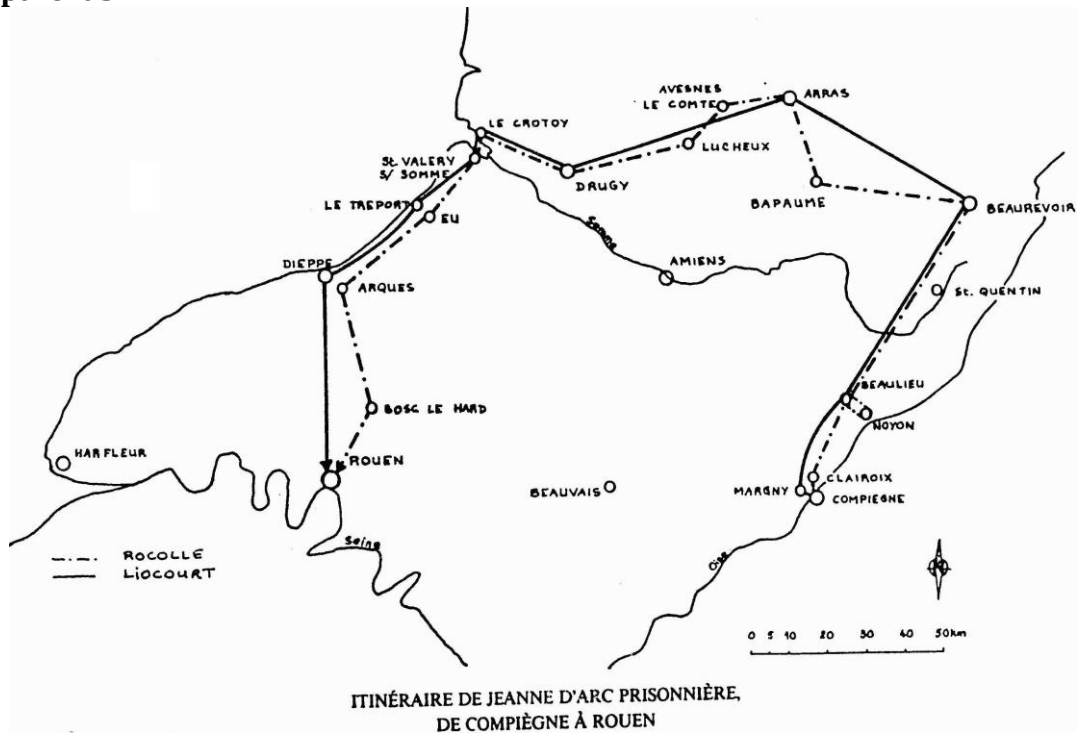


Transparent 2



COMPIÈGNE AU MOMENT DE LA CAPTURE DE JEANNE D'ARC

Transparent 3



Deux courts ajouts de JM. Bélot pour présenter le contexte historique et légendaire de Jeanne :

La brève épopée

Une course de deux mois à travers de la France a suffi pour assurer sa popularité dans le cœur des français. Chaque année, aux grandes fêtes johanniques, des dizaines de milliers de personnes commémorent son passage à Compiègne, Reims, Orléans et dans la plupart des villes où elle est passée. Le roi Charles VI est fou et sa femme Isabeau de Bavière ne parvient pas à régner sur une France désunie. Le roi d'Angleterre Henri V de Lancastre saisit ce moment pour débarquer en 1415, gagner la bataille d'Azincourt et s'allier avec le duc de Bourgogne Jean Sans Peur, qui l'aide à entrer dans Paris en 1418. Le traité de Troyes en fait en 1420 l'héritier du trône. En 1422, les deux rois meurent, laissant aux prises leurs descendants : Henri VI d'Angleterre, âgé d'1 an, et Charles VII de France, 19 ans. Les Anglais dominent la France au nord de la Loire et veulent s'assurer de Charles VII, stationné à Chinon.

Orléans semble perdu quand débute la saga de la pucelle de Domrémy, envoyée par Dieu pour sauver le royaume de France. Elle est à Chinon le 23 février 1429. Le 29 avril, elle atteint Orléans. Le 8 mai, les Anglais sont vaincus. Rejoignant Gien, Montargis, Auxerre, Troyes, Châlons-sur-Marne, elle soumet enfin Reims, où Charles VII est couronné le 17 juillet. Après l'échec contre Paris en septembre, l'armée de Jeanne est dissoute. La trêve entre Charles VII et les Anglais comprend la cession de Compiègne au duc de Bourgogne. Mais les habitants se révoltent. Jeanne vient à leur secours et entre dans Compiègne le 13 mai 1430. Les Anglais commencent à assiéger la ville le 20 mai. De son camp de Crépy-en-Valois, elle revient le 23 mai et faillit réussir une percée sur le pont sur l'Oise. Mais, au moment de la retraite, elle ne peut atteindre la barrière avant sa fermeture, et est prise. La jeune sainte-chevalière de 18 ans arrive captive à Rouen le 23 décembre 1430, terme de son périple.

Le personnage mythique

Dans « L'arbre des fées, le Bois-Chenu et la prophétie de Merlin. Aspects d'un mythe à travers les procès de Jeanne d'Arc » (BSMF N°147-8-9, p.37-45), Jean Fraikin présente et explique les éléments mythologiques relatés dans son procès et le contre-procès qui l'innocenta après sa mort.

Saint Jacques Matamore : le saint-chevalier combattant sous le signe de Sirius (Odile Ricoux)



Saint Jacques Matamore, patron de la *Reconquista* (1326)
(Bibliothèque de la Cathédrale de Compostelle)

La légende de la bataille de Clavijo

En Espagne, les XI^e et XII^e siècles furent particulièrement féconds en légendes, parmi lesquelles se distingue celle qui se rapporte à la bataille de Clavijo, au cours de laquelle, en 844, le roi des Asturies, Ramiro I^{er} — honteux d'avoir à payer aux Califes de Cordoue le déshonorant tribut annuel de cent jeunes filles chrétiennes, destinées à assouvir les viles passions des musulmans —, s'opposa à l'émir Abd el Rahman II : réunissant une armée composée de la fine fleur de la noblesse et du clergé, le roi organisa une expédition sur les terres de la Rioja, jusqu'à Nájera et Albelda ; mais les musulmans, bien supérieurs en nombre, les attaquèrent et provoquèrent une terrible déroute.

Découragé, Ramiro se retira sur un coteau appelé Clavijo où, du fait de sa très grande fatigue, il s'endormit et, en rêve, lui apparut l'apôtre Jacques qui l'exhorta à une nouvelle attaque contre l'envahisseur musulman, lui promettant d'apparaître pour venir en aide aux chrétiens ; Ramiro se réveilla effrayé et raconta son rêve aux évêques et aux nobles qui se trouvaient avec lui ; rapidement la nouvelle se répandit dans toute la contrée et les troupes, pleines de foi et d'enthousiasme, attaquèrent avec courage l'ennemi et, de fait, dans le fracas de la bataille, elles virent descendre des hauteurs un chevalier paré de vêtements resplendissants, monté sur un

cheval blanc, armé d'une épée étincelante et tenant en main droite une bannière blanche ; l'armée de Ramiro, encouragée par le miracle, combattit avec tant de passion qu'elle obtint une victoire sans précédent, laissant le champ de bataille de Clavijo jonché des cadavres des musulmans ; la région de la Rioja passa entre les mains des chrétiens et le tribut déshonorant fut définitivement aboli. Au début du X^e siècle, le petit-fils de Ramiro I^{er}, Alphonse III « le Grand », conquiert le León qui fut réuni aux Asturies.

Ce « mythe », dont le premier récit est attribué à Marcio, chanoine de Compostelle au XI^e siècle, devint très rapidement un puissant outil de la propagande chrétienne et les chrétiens de langue castillane firent de saint Jacques le saint patron de la *Reconquista*. La première représentation connue de saint Jacques Matamore date de 1326, année de la réalisation du « *Tumbo B* » de la cathédrale de Compostelle conservé dans la Bibliothèque de cette même Cathédrale.

Les représentations du saint-chevalier

Dès lors, les représentations se multiplièrent et on peut les contempler dans des centaines de paroisses des villes et des villages de la couronne castillane. L'image du saint-chevalier, devenu un véritable *topos* de l'histoire de l'art en Espagne, devint également l'emblème de l'Ordre Militaire de Saint-Jacques : un roi de León installa une confrérie de chevaliers à Cáceres en 1170 pour défendre la ville ; le mandat de la communauté s'étendit rapidement à la province ; les chevaliers, vassaux de l'archevêque, se placèrent sous le patronage de saint Jacques Matamore ; l'ordre fut reconnu par le pape en 1175 ; c'est le plus important des ordres ibériques, le seul qui compte des femmes dans ses rangs et il étend son influence dans toute la péninsule mais aussi en France et en Italie. Et l'on voit dans cet épisode légendaire de la bataille de Clavijo l'origine du fameux cri de guerre « ¡ Santiago, cierra ! », équivalent de notre « Montjoie, Saint-Denis ! ». C'est sous le règne d'Isabelle la Catholique qu'apparut la formule protocolaire « *Santiago, luz e patrón e guiador de los reinos* » et une représentation de la bataille de Clavijo se trouve sur le tombeau de la reine, dans la Chapelle royale de Grenade, sculptée par Doménico Fancelli. Charles Quint, quant à lui, fit figurer une image du Matamore parmi ses biens paraphernaux. Et en 1610, la publication de l'ouvrage de Mauro Castellá Ferrer, *Historia del Apóstol de Jesucristo Santiago Zebedeo patrón y Capitán General de las Españas*, mit en relief la protection particulière dont jouit la monarchie espagnole tout au long de l'Histoire.

La représentation d'un chevalier combattant, monté sur un blanc coursier sous les pattes duquel gisent les ennemis, trouve sans doute ses origines dans diverses représentations hellénistiques, dont la plus célèbre est celle du héros macédonien Alexandre, tel qu'il est sculpté sur le sarcophage dit « d'Alexandre le Grand » (découvert à Sidon, datant de la fin du IV^e siècle av. J.-C. et conservé au Musée Archéologique d'Istanbul), monté sur un impétueux et blanc destrier, en train de combattre les Perses dont les cadavres s'accumulent sous les pattes de l'animal caracolant.

Une interprétation caniculaire

Or tous les détails du récit de la bataille de Clavijo — le cheval blanc et fougueux, l'épée étincelante, les vêtements resplendissants, la bannière blanche — nous incitent à proposer de cette scène une interprétation caniculaire. Saint Jacques, fêté le 25 juillet — jour du lever héliaque de l'étoile Sirius (selon le calendrier stellaire romain), l'étoile la plus brillante de la constellation du Grand Chien, également nommée Canicule —, apparaît bien marqué du signe de Sirius, tout comme Alexandre le Grand que Plutarque fait précisément naître « le six du mois

Hécatombaion, le jour même où fut incendié le temple d'Artémis à Éphèse »¹, c'est-à-dire le jour du lever du Chien, selon le calendrier stellaire grec.

Le Matamore, de même qu'Alexandre, porte manifestement la marque de l'incandescence caniculaire et l'apparition de saint Jacques lors de la bataille de Clavijo rappelle étrangement les effets de l'apparition de l'étoile Sirius, à l'aube du 25 juillet, si l'on s'en réfère à la description faite par le poète latin Manilius : « Comme le Lion commence à montrer sa terrible gueule, le Chien se lève, la Canicule aboie des flammes, l'ardeur de ses feux la rend furieuse et double la chaleur du soleil. Quand elle secoue son flambeau sur le globe et qu'elle darde ses rayons, la terre, **presque réduite en cendres**, semble être à son dernier moment. Neptune languit au fond des eaux, **les arbres des forêts sont sans sève, les herbes sans vigueur**... Les feux de tous les astres semblent concentrés en un seul. »²

Le lever de Sirius, qui intervient au moment où la force du soleil atteint son paroxysme, reproduit annuellement le désastre universel que, dans son inexpérience, provoqua Phaéon et que le poète Ovide décrit précisément en un tableau caniculaire : « Les pâturages **blanchissent**, les herbes **se dessèchent**, les feuilles **blanchissent** et tombent. »³ Ainsi, « les herbes sans vigueur » et « les arbres sans sève », décrits par Manilius à propos du lever de Sirius, semblent bien avoir revêtu la couleur des cendres galactiques — qui, dans le ciel, continuent de témoigner de l'incendie causé par Phaéon —, et c'est ce même blanc qui est inscrit dans la Voie lactée, ancienne route du soleil, selon Manilius qui précise : « Les astres furent la proie des flammes, à leur azur succéda cette **couleur blanchâtre** qui n'est autre que celle de leurs cendres ; on peut regarder ce lieu comme le tombeau du monde. »⁴

C'est une même incandescence caniculaire qui, lors de l'apparition de saint Jacques au plus fort de la bataille de Clavijo, se décèle sur le cheval, les vêtements, la bannière et l'épée du saint-chevalier. Toutefois, cette éblouissante lumière n'est pas signe de la fin des temps, mais bien au contraire d'une véritable régénération par le feu (d'une sorte d'apothéose) qui rappelle celle que connaît périodiquement le Phénix. Ainsi ce n'est pas le feu destructeur qui resplendit sur les hauteurs de Clavijo, mais le feu nourrissant de la Voie lactée, le *pneuma* igné et artiste des stoïciens, le feu inextinguible de l'Élie artiste. Or ce pouvoir que l'apôtre Jacques exerce sur les flammes, il le partage, dans les Évangiles, avec son frère Jean. Les deux fils de Zébédée, auxquels Jésus a donné l'étrange surnom de Boanergès (« Fils du tonnerre »), ont reçu, semble-t-il, la faculté de déchaîner à volonté les foudres célestes et ils n'hésitent pas à proposer de mettre ce don au service de Jésus, à l'encontre de quelques Samaritains inhospitaliers : « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions au feu de descendre du ciel et de les consumer ? »⁵

Gardien-portier de la Voie lactée

Jacques, fêté caniculairement le 25 juillet, le même jour que le cynocéphale Christophe, apparaît bien comme le gardien-portier de la Voie lactée, tout comme le Chien céleste — son étoile emblématique — situé en bordure de la Voie lactée dont il paraît surveiller l'entrée. Car, si le chemin qui conduit les pèlerins vers Compostelle a pu être traditionnellement assimilé à la Voie lactée⁶, c'est vraisemblablement que l'apôtre lui-même était depuis longtemps considéré comme

¹ Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 3, 5.

² Manilius, *Astronomiques*, V, 206-217.

³ Ovide, *Métamorphoses*, II, 210-213.

⁴ Manilius, *Astronomiques*, I, 732-734.

⁵ Luc, 9, 54.

⁶ C'est ce dont témoigne encore à l'époque moderne le titre même du film de Luis Buñuel, *La Voie lactée*, où l'on voit des pénitents suivre l'ancien itinéraire du pèlerinage vers Compostelle, mais où les traditionnelles haltes prennent, pour l'occasion, les contours de guépiers inextricables.

un conducteurs d'âmes, un passeur vers la Galaxie où se rassemblent les âmes et où elles se nourrissent de lait.

D'après une étymologie populaire, *Compostella* serait la contraction de *Campus stellae* (« la plaine de l'étoile »). Dans le *Codex Calixtinus*, on raconte également que saint Jacques était apparu en songe à Charlemagne et lui avait indiqué dans le ciel un chemin d'étoiles qui devait conduire l'empereur vers la Galice, encore aux mains des Sarrazins. On pensait donc que « les pèlerins n'avaient qu'à suivre la Voie lactée qui indiquait la route de Compostelle »⁷. Les peintres représentent d'ailleurs assez souvent le saint entouré d'un semis d'étoiles disposé en un demi-cercle qui évoque le dessin de la Voie lactée sur les cartes du ciel. Du reste, sur les globes célestes christianisés, le nom de la Voie lactée se trouve remplacé par celui de « Chemin Saint-Jacques »⁸. Ainsi, les dévôts de saint Jacques, qui ont accompli le pèlerinage de Galice, ont acquis, a-t-on coutume de croire, la certitude d'entrer directement au ciel au moment de leur mort : le saint leur ouvre les portes célestes le jour même de sa fête, le 25 juillet.

De fait, Jacques le Majeur semble être doté d'un pouvoir psychopompe semblable à celui du coq blanc. Si, en effet, l'on en croit la tradition talmudique, « lorsque le moment arrive pour l'homme de quitter ce monde, l'Ange de la Mort apparaît ; alors l'homme fond en larmes et sa voix pénètre le monde entier ; cependant aucune créature n'entend sa voix, si ce n'est le coq »⁹, comme si cet animal était un intermédiaire privilégié entre le monde des vivants et celui des morts. Ces facultés du coq blanc évoquent en partie celles du *Ziz*, le roi des oiseaux dans la tradition hébraïque¹⁰, dont le chant emplit de terreur tous les rapaces et qui, voletant entre ciel et terre, assure la communication entre le monde terrestre et le monde céleste. On avait, d'ailleurs, dans l'Antiquité, coutume de sacrifier un coq blanc à la divinité gardienne de la Voie lactée et maîtresse du feu : on lui attribuait le pouvoir de ramener à la vie les pendus. Si donc l'on peut ressusciter grâce au sacrifice d'un coq blanc, c'est que cet oiseau participe du soleil à son acmé et que sa couleur blanche, semblable à celle des cendres galactiques, en constitue le signe manifeste.

Une telle explication permet, du reste, de résoudre un problème posé par Aristote et réputé insoluble, d'après Alexandre Aphrodise : pourquoi le coq blanc est-il tenu pour le seul animal capable d'effrayer le lion, pourtant solaire lui aussi par nature¹¹ ? « C'est parce que — explique le platonicien Proclus dans son traité *Du sacrifice et de la magie*, commenté par Marsile Ficin et « cité » par Rabelais — la présence de la vertu du soleil, qui est l'organe et promptuaire de toute lumière terrestre et sydérale, plus est symbolisante et compétente au coq blanc, tant pour icelle couleur que pour sa propriété et ordre spécifique, que au lion »¹². Ainsi le coq blanc, l'animal solaire par excellence, détient le pouvoir d'ouvrir les portes de l'au-delà, celles de la Voie lactée, patrie des âmes.

⁷ Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, PUF, 1955-1959, III, 2, p. 693.

⁸ Sur le *Globe du Monde* de Girault Langrois (1592), conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris, on peut lire : « Chemin Saint-Jacques dict Via Lactea ».

⁹ Louis Ginzberg, *Les légendes des Juifs*, Paris, Le Cerf, 1997, vol. I, p. 46.

¹⁰ Le sens exact du mot *Ziz* demeure mal défini, mais, selon certaines gloses talmudiques, il s'agirait d'un « coq sauvage », et il conviendrait de le mettre en relation avec les mythes iraniens relatifs au coq sacré de l'Avesta. Sur le *Ziz*, voir Louis Ginzberg, *op. cit.*, p. 26 ; pp. 173-175 ; voir aussi Robert Graves & Raphaël Patai, *Les mythes hébreux*, Paris, Fayard, 1987, pp. 72-73.

¹¹ Le lion passe pour un animal typiquement solaire dans la mesure où la constellation zodiacale qui porte son nom est considérée comme « domicile du soleil ».

¹² Rabelais, *Gargantua*, 10.

Maître des liens

Or tout dans la « légende dorée » de saint Jacques contribue à le représenter comme un gardien caniculaire des portes de l'au-delà, un maître des liens — tout comme saint Pierre —, associé à la fois au coq blanc et au feu. En effet, quand Jacques de Voragine se propose de faire le récit des démêlés de son patron avec le magicien Hermogène, il ne cesse de répéter des termes tels que « lier » (*ligare*) et « délier » (*soluere*), ou « garrotté » (*uinctus*) ou encore « chaînes » (*catenae*)¹³. Mais si, comme le montre effectivement l'épisode, saint Jacques détient le pouvoir de libérer les corps — et il ne manque pas d'autres témoignages attestant qu'il a miraculeusement brisé les chaînes de tel ou tel prisonnier¹⁴ —, il apparaît surtout, ainsi que le reconnaît Hermogène lui-même un fois converti, comme un « libérateur des âmes » (*animarum liberator*)¹⁵ : il a pour rôle essentiel d'assurer l'envol de l'âme hors de la prison du corps et de la guider vers sa mère-patrie céleste.

Voilà sans doute pourquoi l'on attribue aussi à saint Jacques la faculté miraculeuse de libérer la gorge de certains pèlerins¹⁶ ou de sauver des pendus¹⁷, car l'on considère traditionnellement que la gorge est une des voies principales de passage de l'âme après la mort¹⁸. Aussi est-il nécessaire de s'assurer que rien (ni corde de gibet, ni aiguille ou arête de poisson¹⁹, ni aphonie) ne risque d'entraver la fuite de l'âme. Et orner son chapeau d'une plume de coq, n'est-ce pas pour le pèlerin le moyen le plus efficace de se prémunir des maux de gorge²⁰, surtout si cette plume provient du coq blanc qui réside dans l'église de Santo-Domingo-de-la-Calzada et qui est associé au miracle d'un pendu dépendu²¹ ? Jacques le Majeur, tout comme le coq blanc, délivre la gorge de tout lien et ouvre à l'âme les routes de l'au-delà.

¹³ Jacques de Voragine, *La légende dorée*, 99 ; traduction J.-B. Roze, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, I, pp. 472-473.

¹⁴ Jacques de Voragine raconte, par exemple, l'histoire d'un Barcelonais délivré treize fois par saint Jacques (cf. traduction Roze, I, pp. 479-480).

¹⁵ Hermogène finit par se prosterner aux pieds de saint Jacques en disant : « Libérateur des âmes, accueillez un pénitent que vous avez épargné jusqu'ici, quoiqu'envieux et calomniateur » (traduction Roze, I, p. 473).

¹⁶ Jacques de Voragine rapporte l'anecdote d'un pèlerin qui resta muet pendant trois jours et qui fut guéri par saint Jacques (traduction Roze, I, p. 479).

¹⁷ Célèbre est l'histoire du jeune pèlerin faussement accusé de vol, pendu puis dépendu grâce à l'intervention de saint Jacques (cf. *La légende dorée*, 99, traduction Roze, I, pp. 476-477).

¹⁸ Cette conception pythagoricienne et platonicienne se retrouve, par exemple, dans l'Évangile apocryphe intitulé *Histoire de Joseph le charpentier*, où Jésus, assistant Joseph au moment de sa mort, constate : « Je connus que son âme avait déjà passé dans son gosier pour être emportée de son corps » (*Les évangiles apocryphes*, éd. F. Quéré, Paris, Le Seuil, 1983, pp. 105-106).

¹⁹ Selon les *Acta Sancti Iacobi*, un jeune homme, qui avait mangé un morceau de pain contenant une aiguille, invoqua saint Jacques et vomit aussitôt l'aiguille ainsi qu'un fétu et une arête (voir *Acta Sanctorum*, juillet VI, col. 66).

²⁰ Le coqueluchon, coiffure reconnaissable à la crête de coq qui la surmonte, protégeait, dit-on, de la « coqueluche », maladie qui provoque une toux assez semblable au cri d'un coq.

²¹ Un enfant, faussement accusé de vol, est pendu à Santo-Domingo, tandis que ses parents continuent leur pèlerinage vers Compostelle ; à leur retour, ils trouvent l'enfant vivant et vont trouver le juge afin qu'il le dépende ; « et le juge avoit fait aprestre son disner où il avoit en l'aste au feu un cok et une géline que rostis estoient et le juge vait dire qu'il croyoit ainxi tost que celle poulaille de l'aste que estoit pres cuyte chantessent comme que celluy enfant fusse vif et encontinent le cok et le jaline sordirent de l'aste et chanterent » (*Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, éd. J. Vielliard, Paris, Vrin, 1990⁵, pp. 135-136). Depuis ce double miracle, on conserve dans l'église de Santo-Domingo, un coq blanc et une poule de même couleur — nous avons pu, encore récemment, en être témoin —, et les pèlerins français avaient coutume de prendre une plume du coq pour orner leur chapeau.

Le plus bouillant des apôtres

Là brûle le feu qui ne s'éteint pas et qui nourrit, ce feu de l'Élie artiste dont Jacques semble, lui aussi, avoir la maîtrise. C'est vers une telle interprétation qu'est apparemment destinée à nous guider l'anecdote miraculeuse dont Jacques de Voragine réserve le récit pour la conclusion de sa notice consacrée à l'apôtre Jacques : la veille de la Saint-Jacques, un jeune homme est condamné au bûcher ; « enfin on le lie au poteau, on amasse du bois autour ; le feu est mis, le bois et les liens brûlent ; mais comme il ne cessait d'invoquer saint Jacques, aucune tache de feu ne fut trouvée ni à sa chemise, ni à son corps. On voulait le jeter une seconde fois dans le feu, le peuple l'en arracha, et Dieu fut loué magnifiquement dans la personne de son saint apôtre »²². Ainsi, en ne laissant brûler que le bois et les liens, c'est l'âme que délivre et sauve saint Jacques.

Ainsi, saint Jacques, réputé le plus « bouillant » des apôtres, apparaît à la bataille de Clavijo, en tant que « soldat du Christ » et « Matamore », paré de tous les attributs caniculaires et galactiques. C'est donc bien sous le signe du Chien céleste, sa flamboyante étoile emblématique, qu'il intervient à Clavijo, chevalier fougueux vêtu de vêtements resplendissants et monté sur un cheval tout aussi fougueux et resplendissant, et qu'il conduit les armées chrétiennes à la victoire sur les « infidèles ». Et c'est marqué du même signe céleste qu'il est devenu le saint patron de la *Reconquista*, le « passeur d'âmes » et le guide spirituel de l'Ordre militaire qui porte son nom ainsi que de la très catholique monarchie espagnole.

²² La légende dorée, 99 (traduction Roze, I, p. 480).

La Vierge protectrice de la cité (Bernard Coussée)

La dévotion mariale a trouvé dans le nord de la France une terre d'exception. Occupée depuis la nuit des temps par des peuples aux origines diverses, la région connaît très tôt la visite des évangélistes qui s'empressent de renverser les statues de Minerve, Freya et autres divinités féminines pour les remplacer par celle de la Vierge connue à travers des vocables variés.

Dès la fin du Moyen Âge, de nombreux pèlerinages témoignent d'un culte important à la madone.

Au XVI^e siècle, la Réforme protestante bouleverse le paysage religieux de la Flandre et il faut toute la détermination du concile de Trente pour réaffirmer l'importance de la place de Marie aux yeux des catholiques. C'est l'époque de la reconquête et les dévotions mariales exploitent alors la moindre occasion pour se développer.

La Révolution et son lot de destructions, fait à son tour disparaître bon nombre de chapelles et de cathédrales consacrées à Notre-Dame mais comme un arbre devient encore plus vigoureux après la taille, le XIX^e siècle voit également renaître beaucoup de dévotions mariales sous l'effet d'une politique épiscopale ultramontaine. Aujourd'hui, malgré ou à cause d'une réelle déchristianisation des campagnes, on constate un peu partout un réel regain d'intérêt pour le culte de la Vierge Marie, preuve d'un attachement profond des gens du Nord à la Reine du Ciel.

Cette fresque historique dressée à grands traits n'a pas pour vocation d'établir la moindre filiation entre les époques. Même quand l'invention d'une statuette antique de la Vierge se trouve à l'origine d'un regain de culte, à aucun moment il n'est fait allusion à un quelconque fond atavique. C'est même comme si il n'y avait jamais rien eu auparavant et que la madone apparaissait pour la première fois. Et pourtant c'est également comme si les fidèles la connaissaient depuis toujours, la reconnaissaient comme une parente, une amie, une confidente. Autrement dit la Vierge signe ici son appartenance à l'éternité, au mythe intemporel, celui de la mère.

La Vierge Marie est l'archétype maternel par excellence ; il n'est pas besoin de s'attarder là-dessus. Par contre, si elle sait se montrer aimante et adorée, il est plus curieux de constater qu'elle sait également, dans ses légendes, devenir furie et combattante. Elle prend alors l'allure d'une sorte de divinité guerrière comme en connaît le panthéon païen.

Je rappelle brièvement quelques légendes.

Notre-Dame de Grâce

Le roi d'Angleterre assiège la ville de Cambrai. Les habitants se mettent alors à invoquer Notre-Dame de Grâce en ces termes : « Dame de Grâce/ Protège tes enfants/ Confonds les assiégeants / Sauve la place. » Le résultat ne se fait pas attendre. La Vierge apparaît sur un nuage en compagnie de saint Géry. L'Anglais furieux se met à tirer au canon sur "l'apparition" et c'est Notre-Dame elle-même qui recueille les boulets en les canalisant dans un voile de dentelle.

Le baron de Marcoing assiège le château de son voisin à Troisvilles gardé par sa fille Berthe. Celle-ci devant la menace implore Notre-Dame de Grâce pour la protection de ses frères. Et, tandis que les hommes d'armes de Marcoing décochent leurs flèches, une dame d'une rare beauté apparaît sur les remparts du château de Troisvilles. De ses deux mains frêles et blanches, elle ouvre son vaste manteau d'azur et comme par miracle, les traits et les pierres lancés par les assaillants vont tout droit se loger dans son giron comme attirés par une force mystérieuse. Puis

de là rebondissent pour aller frapper l'ennemi qui s'enfuit en criant, non sans blesser au passage le seigneur de Marcoing à la tête, lequel ne tarde pas à rendre l'âme en proférant des blasphèmes.

Notre-Dame des Mouches

Le 21 novembre 1491, le jour de la Présentation de la Vierge au Temple, les Français investissent la ville tandis que l'on sonne les matines à la cathédrale Saint-Nicolas. L'ennemi est entré par un petit portail et commence à piller la cité quand une dame munie d'une baguette blanche et accompagnée d'un essaim d'abeilles se met à les chasser. Ce fait de guerre est interprété comme un véritable miracle de la Vierge qui se trouve dès lors servie sous le vocable de Notre-Dame des Mouches, voire sous celui aussi de Notre-Dame des Cugnelles parce que l'on a pris l'habitude de distribuer des gâteaux appelés cugnelles aux enfants lors des différentes commémorations qui ont suivi. Une tradition locale considère en effet que cette distribution est faite pour rappeler que l'attaque des Français et donc la délivrance de la ville s'est faite au moment où le boulanger cuisait son pain.

Notre-Dame de la Barrière

En 1578, les Gueux s'en prennent à l'abbaye de Marquette-les-Lille. Ils sont conduits par un certain Bras de Fer dont la seule présence est signe de malheur. Le capitaine et les huit hommes d'armes chargés de la défense du couvent sont sur le point de succomber aux assauts de l'ennemi quand celui-ci est soudain saisi d'une véritable panique qui le fait fuir brusquement, emportant avec lui ses blessés hâtivement jetés sur des chariots primitivement destinés à emporter les richesses du monastère. Voyant en cela un prodige de la Vierge, la mère supérieure décide de placer une statuette de la Madone dans la muraille, non loin de la barrière, laquelle prend dès lors ce nom significatif de Notre-Dame de la Barrière parce que la Vierge s'est opposée comme un rempart infranchissable aux hérétiques.

Notre-Dame Auxiliatrice

Le culte de Notre-Dame Auxiliatrice est introduit à Dunkerque par les Jésuites en 1620. Il s'agit d'une relique de Notre-Dame de Foy en Belgique, [re]découverte en 1609. On lui attribue l'exploit d'avoir sauvé deux des neuf navires assaillis par les Hollandais, en 1621, alors qu'ils transportaient de grosses sommes d'argent d'Espagne aux Pays-Bas. Comme les femmes des capitaines en cause s'étaient à ce moment-là prosternées aux pieds de la Vierge pour implorer sa protection, il est apparu à tous évident que le retour des navires était dû à l'intervention de la madone.

Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1793, la ville de Dunkerque est assiégée par les Anglais. Ceux-ci ont envoyé un espion dans la cité dans l'espoir de connaître l'état dans lequel se trouvent les Dunkerquois. A son retour il fait une telle description qu'il n'est pas cru et pendu. La nuit suivante l'armée ennemie est frappée de vertige et prise d'une terreur panique venant du ciel. Elle lève le siège précipitamment. La Sainte Vierge vient encore de sauver la ville.

Notre-Dame de Hal

Nous pouvons aussi verser au dossier les délivrances miraculeuses de prisonniers comme celle du seigneur de Ghissignies. Jean de Cordes, est fait prisonnier à Nama par les Turcs alors qu'il revient de croisade. Ses geôliers s'apprêtent à le livrer au grand vizir quand il implore la Vierge et lui promet de faire un pèlerinage à Hal s'il parvient à se tirer d'affaire. Au même instant, ceux qui s'étaient saisis de lui changent d'avis et le libèrent. Jean de Cordes accomplit son pèlerinage, offre un gros cierge ainsi qu'un tableau qui le représente en arme, de pied en cap, à genoux devant l'image de Notre-Dame de Hal.

Une image guerrière

Tous ces traits conduisent à composer de la Vierge une image guerrière, illustration de l'idée d'une force physique et agressive. Bien sûr, il y a des explications historiques à cette

construction. Le XVII^e siècle et avec lui les acteurs de la Contre-Réforme y sont sans doute pour quelque chose. En 1625, le Jésuite Antoine de Balinghem, aumônier des armées des Pays-Bas catholiques, publie à Douai un long traité intitulé *La toute puissante guerrière représentée en la personne de la sacrée Vierge Marie et présentée aux catholiques en temps de guerre et nécessitez de l'Eglise*. Il s'y emploie à justifier la toute puissance guerrière de la Vierge et propose une série d'exercices de piété permettant d'obtenir, par la grâce de cette Vierge martiale, la victoire des soldats catholiques sur leurs ennemis hérétiques en particulier les protestants. La Vierge devient *bellatrix Regina*. L'objectif politique des Jésuites est d'encourager la maison des Habsbourg contre les partisans de la Réforme. La Vierge belliqueuse devient sur le plan symbolique celle qui vainc le mal, le péché, l'hérésie. Avec l'appui des Jésuites, Marie devient auprès des soldats de la maison des Habsbourg, non seulement une Mère compatissante mais aussi une Reine qui encourage les combats contre l'ennemi. Cette image se nourrit à l'évidence du souvenir de la bataille de Lépante qui voit en 1571, la victoire de la marine espagnole de Philippe II contre les Turcs consacre la Vierge dans le vocable de Notre-Dame de Victoire. Depuis 1573, la commémoration de la bataille a lieu chaque premier dimanche d'octobre et cela suffit à nourrir l'image guerrière de la Vierge (A. Delfosse, in *La dévotion mariale de l'an mil à nos jours*, Artois Presse Université, 2005, pp.337-345).

Cela dit, réduire l'image guerrière de la Vierge au souvenir de Lépante est un peu réducteur car ce serait oublier un peu vite que ce trait appartient déjà à des récits antérieurs à la fin du XVI^e siècle, et se trouve lié à des personnages mythiques.

Les fonctions indo-européennes

Georges Dumézil (*Jupiter Mars Quirinus*, p.28), explique que si le système religieux indo-européen réservait des fonctions différentes [(1) régnante et sacerdotale, (2) guerrière, (3) de fécondité et d'abondance] aux dieux masculins, il comprend souvent aussi une figure féminine qui, prenant son origine, comme il est naturel de la part d'une déesse dans la troisième fonction, n'en dépasse pas moins cette troisième fonction pour s'établir au niveau de la souveraineté religieuse et guerrière. Et de signaler le cas de la Sarasvati védique (3000 avant JC.) qui est une déesse (1) qui donne la vie (3) et détruit ceux qui méprisent les dieux (2). Elle est sur le plan de l'histoire des religions comparable à Pallas ou à Minerve.

Chez les Celtes, l'Irlandaise Macha, est également trifonctionnelle. Elle est déesse régnante (1), élément guerrier en tant que fille d'Aed (2) et maternelle en qualité d'épouse de Crunnchu (3). Mais, souligne M. L. Sjoestedt, (*Dieux et héros des Celtes*, Terre de Brume, 1993, p.47), tandis que les dieux mâles sont exclusivement des violents (Dagda, Lug, Nuada), les déesses n'ont pas besoin de frapper pour confondre les armées. Il leur suffit de semer la confusion de sorte, par exemple, que les Quatre provinces d'Irlande se massacrent avec leurs propres lances ou que les guerriers meurent d'effroi ; des traits relevés également dans notre légendaire marial !

Les vierges protectrices de la cité

Mais il n'est pas toujours besoin d'aller si loin pour relever des illustrations de ce mythe de la Femme ou la Vierge protectrice de la cité. Comment ne pas penser ici, en effet, à sainte Geneviève qui convainc les Parisiens de ne pas fuir devant les troupes d'Attila.

Comment ne pas évoquer Jeanne de Flandre, enfermée dans Hennebont, et qui se bat comme un homme pour assurer de son courage celui de ses soldats.

Tout comme Marie d'Harcourt, l'épouse d'Antoine de Lorraine, qui manie l'épée aux côtés de son mari.

Jeanne Laisné, qui tue un Bourguignon d'un coup de hache à Beauvais en 1472 et s'empare de son étendard pour conduire la révolte sous le nom de Jeanne Hachette, est aussi une guerrière.

Plus près de nous, c'est Jeanne Maillotte qui, en 1566, repousse les Hurlus en train d'envahir le quartier Saint-Sauveur à Lille.

Et puis c'est bien Christine de Lallaing, encore une femme qui sauve Tournai, la plus française des villes belges, d'une mise à sac assurée.

Jeanne d’Arc

Enfin, mais c’est presque un lieu commun de le rappeler, il y a Jeanne d’Arc, laquelle préférait d’ailleurs se faire appeler la Pucelle d’Orléans. C’est dit-on de sa virginité, c’est-à-dire de la considération quasi mystique dans laquelle on tenait la virginité à l’époque, qu’elle tenait son pouvoir et parvenait à se faire respecter de la bande de soudards qu’elle commandait. L’Eglise et avec elle les populations médiévales, attachent beaucoup d’importance à la virginité permettant aux femmes qui ne connaissent pas le commerce charnel d’établir un lien mystique entre la terre et le ciel. C’est dans cet esprit qu’il faut examiner le pouvoir que Jeanne d’Arc avait sur ses soldats.

En résumé et sans qu’il soit besoin d’établir la moindre filiation historique du type “Vierge Marie héritière de déesses antiques”, il est possible de dire que le légendaire marial dans l’état où il se révèle à nous aujourd’hui est l’expression du mythe de la femme qui sait à la fois exprimer de l’autorité au point de régner ; de la fermeté au point d’être exigeante et combative ; de la tendresse au point d’aimer et dispenser la vie. Mais ne serait-ce pas là finalement l’expression des fonctions essentielles reconnues à toutes les mamans ?

© 2005 Bernard Coussée
Cercle d’Etudes Mythologiques
59283 RAIMBEAUCOURT

Guillaume d'Orange, vainqueur du géant Ysoré ou la construction d'un mythe parisien (Marcel Turbiaux)

L'estoire en est au mostier Saint Denis,
Molt a lonc tens qu'ele est mise en oubi
Le moniage Guillaume, v. 5-1

Guillaume au cort-nez, vainqueur du géant Ysoré.

Guillaume d'Orange est le héros d'un cycle d'une vingtaine de chansons de geste, dont la composition s'échelonne du XIIe au XIIIe siècles et dont la matière s'étend à toute la parentèle du personnage, qui est le plus illustre d'une illustre lignée²³ (Voir Boutet, p. 13-15)

Guillaume tient son surnom d'Orange, qui apparaît, pour la première fois, dans *Le moniage Guillaume*, pour avoir, selon la légende, conquis cette ville, devenue son fief, sur le Sarrasins (*La prise d'Orange*), mais il porte d'autres surnoms, celui de Fierebrace et celui de Guillaume au cort-nez, en fait, au curb-nez²⁴, au nez courbe, au nez busqué ou retroussé²⁵ devenu un nez court²⁶, justifié dans l'épopée par le fait qu'il eut le « someron » du nez coupé, par le géant sarrasin Corsolt, en combat singulier (*Le couronnement de Louis*, vers 1041). Puis le « cort-nez » devint cor noir (Colby-Hall), enfin cornet²⁷ et Guillem de Baux (1173-1218), héritier de la seigneurie d'Orange par sa mère Tiburge et - bien qu'il n'eût rien à voir avec le personnage épique - en prenant le titre de prince d'Orange et en s'installant dans cette ville, subsistera aux armes de sa famille, une étoile, en tant que descendant de Balthazar, l'un des trois rois mages un cor de chasse noir, qui deviendra ultérieurement d'azur²⁸, lié de gueules, virole et enguiché d'argent. En même temps, leurs aînés porteront systématiquement le nom de Guillaume²⁹ (voir Florian Mazel, 1991, 2003). Ces armes et le prénom seront maintenus par leurs descendants, les Nassau et l'actuel prince héritier des Pays-Bas porte le prénom de Willem, associé à celui d'Alexander et le titre de prince d'Orange.

Paris conserverait le souvenir d'un épisode, rapporté dans *Le moulage Guillaume*, de la seconde moitié du XIIe siècle, qui clôt le cycle et dont il existe deux versions. *Le moniage I* et *Le moniage II* et dont le *Roman en prose de Guillaume d'Orange*, du XVe siècle (Suard, 1979), donne une version plus longue et un peu différente³⁰. Il s'agit du combat entre Guillaume et le géant Ysoré.

²³ Voir la généalogie du Guillaume épique, publiée par Joseph Bédier (I, 1914, p. 6)

²⁴ « alcorbitunas », dans la *Nota emilianense* de 1065-1075 (Alonso, 1953), « curbinasus » dans le faux diplôme de Saint-Yriex de 1090 (Bédier, IV, p. 422-423), cor nier dans *La bataille d'Aliscans*, de 1185-1200, al cornier dans *Le roman d'Arles*, du XIIIe siècle (Chabaneau, 1888).

²⁵ Cette particularité semble avoir été celle du modèle de Guillaume d'Orange, Guillaume, comte de Toulouse, dont il sera question plus loin, car son fils, Bernard de Septimanie est surnommé « scleratus NASO », au IXe siècle, dans un pamphlet de Paschase Radbert (II ; VII, col. 1515).

²⁶ Voir Robert Lafont (p. 81) : « Ce courb nez risquait de faire de lui un « Corbarin ». L'ethnotype anti-sémite gênait l'élévation en gloire de ce pourfendeur d'Arabes ». Il fallait, donc, transformer « un nez camard [...] en un nez glorieusement tranché en combat singulier », Aussi, « un nez camard ne répandant pas une teinte assez chevaleresque sur le fondateur de leur race, les princes d'Orange adoptèrent de préférence le cornet » (Mouzin, 1891, p. 173). En effet, c'est, dans les chansons de geste, une caractéristique physique des Sarrasins d'avoir « amples les nez » (*Enfances Vivien*, v. 2154). Guillaume lui-même en tire fierté : « ... que mon nés ai un poi acorcié ;/ Bien sai mes nons en sera allongiez » / Li cuens meïsmes s'est illuec baptisiez :/ « Dès ore mas, qui mei aime et tient chier, /Trestuit m'apelent, Franceis et Berruier,/ Conte Guillelme al cort nés le guerrier. » (*Le couronnement de Louis*, v. 1159-1164).

²⁷ L'expression « Guillaume au cornet » n'apparaît dans aucune des chansons de geste, mais c'est ainsi qu'il est représenté sur un sceau de l'abbaye Saint-Guilhem-du-Désert, que Jacques Isnard (cité par Alice Colby-Hall, 1993, p. 152), en 1561, au lieu de Saint-Guilhem-du-Désert, écrit Saint-Guillem-du-Cornet.

²⁸ « Les propriétaires de cet état, proprement Orange, portoit pour armes : d'or, au cor ce chasse de sable, ou, comme quelques-uns prétendent : d'or, au cornet d'azur enguiché de gueules » (Aubert de La Chesnaye-Desbois, *verbo* « Orange »)

²⁹ « Jusqu'à l'apparition des armoiries dans les dernières décennies du XIIe siècle, le nom apparaît comme le principal support de l'identité aristocratique » (Mazel, 2003, p. 134).

³⁰ Sur les différences entre le *Monaige Guillaume* et le *Roman en prose*, voir Cloetta (p. 191-198).

Au terme d'une vie tumultueuse de guerrier au service de Charlemagne et de son fils Louis, Guillaume, devenu veuf, repentant de ses fautes, renonce au monde et, après une retraite, d'ailleurs fort mouvementée, à l'abbaye d'Aniane, il construit un ermitage, à Gellone, qui deviendra Saint-Guilhem-le-Désert, en 938, mais il est enlevé par les hommes du roi païen Synagon, emmené prisonnier sept ans à Palerme, libéré sous la condition, négociée par son cousin Landri (dont le navire, détourné par une tempête, a abordé inopinément), d'une rencontre sous la ville, entre les armées française et sarrasine. Les Français sont vainqueurs et rasant la ville. Guillaume, qui a réussi à s'échapper, tue Synagon, puis retourne à son ermitage, tandis que le roi rentre en ses châteaux, croyant n'avoir plus rien à craindre.

Or, le neveu de Synagon, le roi Ysoré de Coimbre, qui commande à cent mille Turcs et qui croit Guillaume mort, désireux de venger son oncle maternel, vient, après avoir tout ravagé sur son passage, mettre le siège devant Paris, où le roi Louis a été contraint de se retrancher. C'est un géant³¹. Le roi soupire : « Ah ! Guillaume, si vous étiez là, la guerre serait déjà finie ». Il tente une sortie, tue le roi sarrasin Clarion, mais doit faire retraite. Ses barons lui conseillent de retrouver Guillaume (qui est son beau-frère), seul recours. Alors, le roi envoie le chevalier Anséis d'Auvergne à sa recherche, cependant qu'Ysoré vient, chaque jour, défier le roi. Au bout d'un an, Anséis, qui a parcouru toutes les terres, la Lombardie, la région de Rome, l'Espagne, s'apprête à rebrousser chemin, lorsqu'il parvient, par hasard, à l'ermitage de Guillaume et lui demande l'hospitalité. Anséis, qui ne l'a pas reconnu, lui confie la mission dont il est chargé et donne libre cours à son désespoir. Alors, sans rien dire, l'ermite emmène Anséis dans son verger et, avec un pieu, se met à saccager toutes les bonnes plantes de son jardin, qu'il remplace par de mauvaises herbes et des ronces, sous le regard d'Anséis, effrayé par la grande taille et la force prodigieuse de son hôte. De retour à Paris, il fait son rapport au roi. Le duc Galeran, âgé de plus de cent ans, reconnaît Guillaume à cet acte, dont il donne la signification : le roi a remplacé ses bons et fidèles gentilshommes de son royaume par de mauvais conseillers.

Or, chaque jour, Ysoré vient défier le roi, le menaçant, s'il ne reconnaît pas Mahomet, de l'écorcher, de le tuer et de couper les membres des Français.

« Mort est Guilhelmes, li marchis au cort nes;
James de lui aide n'avrez », nargue-t-il.

Cependant, sans attendre, Guillaume est allé récupérer ses armes, qu'il avait déposées à l'abbaye d'Aniane et a pris la route de Paris, où il arrive, enfin, un dimanche, de nuit. Le guet lui refuse l'entrée et l'envoie à un pauvre homme qui vit dans le fossé, hors de la ville, Bernart (en ancien français = simplet), nommé, de ce fait, del Fossé, qui vit en vendant des bûches³². Raoul de Presles, entre 1371 et 1375, situe la maison près de l'Archet Saint-Merry, dont il précise que « ceste porte aloit tout droit sans tourner a la rivière au lieu que l'on dit les Planches de Mibray », pont de bois, emporté par une crue en 1406, qui précéda le pont Notre-Dame³³. La maison est si petite que Guillaume ne peut y pénétrer, mais, avec l'aide de Dieu, il la hausse et l'élargit, de sorte qu'il peut aisément y loger avec son cheval, ayant demandé à Bernard de l'éveiller, lorsqu'Ysoré se présentera à la porte de la ville.

Dans *Le moniage Guillaume*, Ysoré a dressé sa tente à Montmartre, alors que, dans le *Roman en prose*, il avait « ordonné son logeis vers Notre-Dame des Champs », tandis que « d'autres rois de sa compaignie » campent « vers Saint-Marcel [...], à la porte Saint Victor [...] et vers Saint Germain des Pres ».

Le matin du combat, Ysoré, ayant hurlé et crié devant la porte de Paris

« Roi Loôys, tu aiïes mal dahé
Se tu ne viens ça-hors a moi joster ! ».

« s'en ala parmy son ost et s'en retournoit en son logeis, ou il se reposoit en ung destour pour veoir s'il verroit nulluy venir a Paris par le grant chemin d'Orléans ». Rapidement, Guillaume s'est armé, a enfourché son cheval et se présente à Ysoré, « près de Nostre Dame des Champs ». Ysoré n'est pas impressionné. À son cou pend un grande hache dont le tranchant fait un pied et demi et dont le manche est fait d'un quartier d'un grand chêne. Il demande à Guillaume :

³¹ Il a 18 pieds dans le *Roman en prose* et 14 dans *Le moniage Guillaume* (v. 4937), mais Guillaume lui-même fait 12 pieds La rue de la Bûcherie, ouverte en 1202, rappelle le Port aux bûches, où débarquait le bois.

³² La rue de la Bûcherie, ouverte en 102, rappelle le Port aux bûches, où débarquait le bois.

³³ Bernard des Fossés aurait donc habité sur la rive droite, ce qu'admet Wilhelm Cloetta (p. 185), mais que rejette Ferdinand Lot (p. 486)

« Qui t'envoia a moi en ceste place ? » (v. 6370)

Le comte répond : « Ge i vingt por combatre » (v. 6371).

Ysoré repartit : « Que vaudroit ta bataille. ? Fussiez-vous vingt-quatre, vous seriez tous tués avant qu'apparût l'aube ».

Ysoré lance sa hache contre Guillaume et frappe son heaume, mais ne fait que faire tomber les bérils et les topazes dont il est orné. Le coup renverse le comte, mais la hache glisse. À son tour, Guillaume frappe le géant de son épée. Il le renverse à son tour, mais l'épée ne fait que glisser en bas des épaules, rompre et délayer la broigne du géant.

Ysoré est surpris. : « De quel país t'on amené deable ? Les gens de Paris n'ont pas une telle vaillance. Leurs épées d'acier ne tranchent ni ne taillent comme la tienne. « Ben croi tu es del parenté Guillelme ». Et voici la fin du combat.

Rois Ysorez tint la hache tranchant ;
Envers Guillelme est venuz acorant,
Férir le cuide sor son hiaume luisant ;
Li quens se haste si le fiert tôt avant,
A l'escremie li done en retraiant,
Enz el chaignon li a assis le brant ;
Les mailles tranche de l'aubère jazerant ;
Ainz armeiire ne li valut. I. gant ;
Le col li tranche ausi comme. I. serment.
Il prent la teste o tôt l'eaume luisant,
Ainz n'en voit plus porter ne tant ne quant.
Le cors lessa sanz teste tôt sanglant, (v. 6413-6424).

(Le *Roman en prose* ajoute un élément merveilleux, que *Le moniage Guillaume* ignore. De même que Guillaume se déclare vulnérable à la plante du pied, Ysoré dit que « la mort gist au genoul » et c'est là que Guillaume le frappe)³⁴.

Les Sarrasins s'enfuient, poursuivis par les Français. Beaucoup sont tués, d'autres faits prisonniers, d'autres, enfin, se noient dans la Seine.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Avant de regagner son ermitage, Guillaume retourne chez Bernart, lui remet la tête d'Ysoré et lui dit de la porter au roi, dont il sera richement récompensé. Si je savais qui a tué Ysoré, dit le souverain, je lui donnerais mille livres d'écus d'or. Alors, Floquart, un cousin de Ganelon, présente au roi la tête d'un roi sarrasin, neveu d'Ysoré et cousin de Synagon, Maltemas, prétendant que c'est celle d'Ysoré et que c'est lui qui l'a tué, au moment où Bernart apporte la tête d'Ysoré avec son heaume richement orné de pierres précieuses et portant son nom. Il raconte au roi ce qui s'est passé la veille et lui révèle que la vainqueur d'Ysoré n'est autre que Guillaume au cort nez. Bernart est comblé de cadeaux et « une grant rue li a donné en fié », la rue Saint-Bernard-des-Fossés.

Pendant ce temps, Guillaume a repris le chemin de la Provence, laissé ses armes et son cheval à l'abbaye d'Aniane et regagné son ermitage, qu'il restaure - et, notamment, son jardin -. C'est dans ce lieu, devenu « Saint Guillaume du Désert » qu'il mourra.

La Tombe Issoire

Ysoré fut, dit-on, enterré à l'endroit où il fut tué. *Le montage Guillaume* n'en dit rien, mais le *Roman en prose* signale : « Si pueit l'en encore veoir le lieu ou Guillaume 1e lessa mort, car ou propre lieu y ordonna le roy et fist une tombe ou une enseigne par quoy on l'a tousjours sceu depuis et cogneu, scet l'en et congoist l'en encore et en sera perpetue mémoire ».

La Tombe-Issoire du faubourg Saint-Germain

34

Ce combat est représenté sur une fresque, du XIIIe siècle, de la tour Ferrande à Pernes-les-Fontaines, au moment où Guillaume transperce la gorge d'Ysoré. Les inscriptions Paris jaian (géant) et Aurega (Orange) ne laissent pas de doute. L'écu de Guillaume et le caparaçon de son cheval portent les armes de l'abbaye de Gellone, où il s'est retiré, d'argent au lion de sable couronné d'azur et non les siennes propres, car il a renoncé au monde.

Jacques du Breul (p. 339-340), qui cite Gervais de Tilbury qui, dans les *Otia imperialia*, composés en 1210, rapporte, sans en préciser l'endroit, avoir vu la tombe d'Isoret, que Guillaume a tué, de vingt pieds de long - sans la tête - (p. 906), situait la tombe du géant Isoire à l'emplacement de l'ancienne chapelle de la Charité, à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue des Saints-Pères : « Au bourg saint Germain des Prez [...], il y a une chappelle vulgairement appelée de saint Père, qui est saint Pierre [...] Au près de laquelle il y avait une pierre que l'on nommait la tombe ou la mesure du géant Isoret ». Adolphe Berty et Lazare-Maurice Tisserand y voyaient (p. 221) « évidemment un monument celtique, table de dolmen ou menhir abattu », mais, pour May Vieillard-Troïekouff (p. 115), ce souvenir suggère plutôt une « tombe antique ».

La Tombe-Isoire, rue de La Tombe-Isoire

Ces auteurs ne contestent pas ce site, mais il est généralement admis que la tombe d'Ysoré était sise rue de la Tombe-Isoire, car, en 1231, l'hôpital de Saint-Jean-de-Latran, dont la commanderie s'étendait jusque dans le XVe arrondissement au carrefour de la rue de la Tombe-Isoire et de la rue Darau, avait acheté à Hugues Pilet de Beauvoir des biens « juxta Tumbam Isaure » (Mannier, p. 40), en 1259, Hugues abandonne à Notre-Dame de Paris, deux arpents de vigne « apud Tumbam Ysore » (Guérard, t. II, p. 126). Dans un conte du XIIIe siècle, du *roi Flore et de la belle Jeanne* (Moland et d'Héricault, p. 111), il est aussi question de « la tombe Ysoré » et, en 1360, les *Grandes chroniques* (p. 170) mentionnent « une maladrerie, appelée la Banlieue, jadis comprise dans le territoire d'Arcueil (Hurtaut et Magny, p. 525), qui est outre la Tombe Ysoré ». Encore en 1396 un acte, cité par Hippolyte Cocheris (Lebeuf, t. II, p. 96, n. 1), mentionne un « moulin à vent appelle la Tumb Ysore ». Enfin, dans un bail de 1466, du commandeur de l'Hôpital, Raymond Gorre (Mannier, *op. cit.*, *ibid.*), on lit la « Tombe Isoire ».

Cette tombe, sur la vieille route d'Orléans, aurait, donc, donné son nom à la rue de la Tombe-Isoire. Du vivant d'Henri Sauvai (1623-1676), on voyait encore « une vielle croix ruinée [...] appelée la Croix-Isoire » ressemblant « pas mal au Tombeau d'une personne de qualité ; car outre qu'elle étoit de pierre et élevée sur une espèce de tertre, elle était encore plantée au milieu d'une autre pierre fort grande et quarrée, longue à la façon d'une Tombe ». (p. 663).

Notons que l'endroit est sis sur le « fief des Tombes », ce qui accrédite, bien entendu, la présence d'un cimetière. Or, Michel Roblin (p. 34) objecte qu'aucun cimetière n'a jamais été signalé à l'emplacement du fief de la Tombe-Isoire, mais Toudouze et Maugarny (p. 359) mentionnent une lettre des administrateurs des Travaux publics, du 3 frimaire an II « par laquelle ceux-ci demandent que la municipalité ne fasse abattre le cimetière de la Tombessoire avant que le comité des Arts [...] n'ait examiné les épitaphes ».

Notons également que l'on trouve, dans plusieurs endroits, des Tombe-Isoire Henri Sauvai mentionne une Tombe-Isoire dans la vallée de Montmorency (II, p. 662)³⁵. On en rencontre ailleurs, par ex., dans l'Oise, une Tombe-Isoire à Jonquières et une Tombissoire à Canly (sans légende de géant), qu'Emile Lambert (p. 408) tire de l'ancien français *issor*, du XVIe siècle, du verbe *issir*, du XIe siècle, sortir. Selon Louis Charpentier (p. 136), « un dolmen de Corrèze ou du Cantal porte également le nom de *Tombe Isoire* ».

Pour Michel Roblin, Tombe-Isoire ne serait qu'un dérivé du verbe « tomber », faire la culbute, la tombe-issoire étant un ressaut de terrain.

Mais, dans les textes cités, de 1210, 1259, 1360, 1396 et 1466, il ne s'agit pas de « Tombe-Isoire », mais de tombe Isoret, Isaure, Ysore et Isoire, plus tard Ysoire (Corrozet, 1532, qui fonde son commentaire sur la chanson de geste) La forme Tombe-Isoire ne se rencontre pas avant le XVIIe siècle et ce n'est que par arrêté préfectoral du 13 mars 1863 que cette partie de l'ancienne « route d'Orléans », qui eut antérieurement bien d'autres noms, reçut son appellation actuelle, mais, en 1822 (M..., p. 416), un traicteur avait le nom pour enseigne. Au-dessus de la porte, il y avait cette inscription : « La Tombe-Isoire 1664, rebâtie par Antoine Cabot en 1777 »³⁶. Pourtant, l'appellation ni son origine n'étaient fixées. En 1815,

³⁵ Henri Sauvai se réfère à la *Chronique des comtes d'Anjou* (1124-1137), qui attribue à Geoffroy Grisegonelle, comte d'Anjou, le rôle que le *Moniage Guillaume* attribue à Guillaume d'Orange, qui défait, en combat singulier, le géant danois Hetelwulf « qu'on appelle Haustin en Langue Francique » (Marolles, p. 18) et dont l'armée campe à Montmorency, Haustin n'étant pas sans rappeler le « mystérieux Hasting, dont Dudon de Saint-Quentin (Xe-XIe s.) a fait le pivot de toutes les entreprises des Vikings avant Rollon » (Musset, p. 193), mais les faits d'Hasting (qui n'assiégea pas Paris) s'échelonnent entre 882 et 894, alors que Geoffroy vivait au Xe siècle.

³⁶ Cabot avait enlevé la pierre pour faire des réparations et avait été condamné, par le lieutenant du baillage de Saint-Jean-de-Latran à la remplacer. C'est par le puits de cette maison que furent déversés dans les carrières désaffectées, devenues « catacombes », de 1786 à 1788, les ossements de l'ancien chamier des Innocents après sa suppression (aujourd'hui 36 rue Rémy-Dumoncel). Une légende se répandit, plus tard, chez les ouvriers de l'Inspection des carrières, « d'un être fantastique [...] qui se promenait seul, sans lumière, dans les immenses cavages de

Louis Héricart de Thury (p. 170) hésite entre Isoire et Isouard, « ainsi appelé, suivant la tradition, du nom d'un fameux bandit qui exerçait ses rapines dans les environs ». Le souvenir du géant Ysoré était, à cette époque, dans l'esprit des gens, supplanté par celui d'un brigand. Emile Gerards précise que « cet endroit avait été ainsi appelé parce que, suivant la tradition, un brigand fameux appelé Isouard, Isoire ou Issoire, avait jadis établi là son quartier général d'opérations. Arrêté et exécuté, il avait, paraît-il, été enterré sur place » (p. 135). Les carrières, en effet, leur servaient de repaire, au point qu'un arrêt du Parlement de mai 1548 obligeait les bourgeois à faire le guet à tour de rôle sur la rue d'Orléans et qu'en 1563, un autre arrêt ordonna la fermeture des entrées des carrières, où ils trouvaient asile (*Ibid.*, p.49).

Jaillot, qui cite (p. 152), le censier de Sainte-Geneviève, de 1540, fol. 15, aurait-il le mot de la fin ? « C'était le nom d'une famille encore connue au XVI^e siècle qui occupait une grande maison aboutissant à la place Maubert »³⁷, mais la place Maubert est bien éloignée de la Tombe-Issoire.

Le Mont-Souris

« Mons Ysoré » ou « Mons Ysour », selon Wiriot (p. 440), s'est dit aussi en parlant du lieu de la « Tombe d'Isoré ». Ce « Mons Ysoré » serait devenu le Montsouris. Ce mont serait-il la tombe du géant ? Il a inspiré le roman de Nicolas Bricaire de La Dixmerie, *Le géant Isoire, sire de Mont-Souris*, qui n'est qu'une fantaisie littéraire, mais un des nombreux moulins à vent de la butte était anciennement dit « de la Tombe-Issoire », mais aussi de... Mocque-Souris et c'est de là que vient le nom de Montsouris et non d'un Mons Ysoré.

Il est vrai que l'endroit n'est pas indifférent : un des moulins passait pour avoir été jadis « tour du dragon » et, non loin de la Fosse de la Sibelle, où une des sibylles aurait vécu, une voie, dénommée il y a peu d'années (novembre 2000), la rue des Berges-Hennequines, rappelle le souvenir d'un diable, nommé Hellequin qui, escorté des Hellequines, accompagnait les âmes des trépassés sans sépulture (Cottard, 1988, p. 16).

Ysoré

La nationalité d'Ysoré n'est pas établie. Il est Saxon et fils du roi Bréhier dans le *Montage 1* (manuscrit 6562 de la bibliothèque de l'Arsenal) et c'est pour venger son père, tué par Ogier, qu'il vient faire le siège de Paris. Dans le *Moniage II* (manuscrit 774 de la Bibliothèque nationale de France), on l'a vu, il est Sarrazin et roi de Coïmbre.

Henri Dontenville (p. 156) s'interrogeait sur la possibilité d'un Esus-rex. Pour Albert Maugarny (p. 25) « Tombissoire signifie : issue du cimetière ». Albert Dauzat et Charles Rostaing proposent, pour Issoire, mais aussi pour un grand nombre de toponymes proches, la racine Iccius, nom d'homme gaulois. Pio Rajna a imaginé une épitaphe en partie effacée, sur laquelle se lirait l'adjectif *uxoratus* (marié). Enfin, à propos de Mont-Souris, M... (p. 417, n. 2), remarque que « Quelques antiquaires [...] disent que le premier nom de ce monticule fut *Mons Orus*, *Mons Osiris* et par corruption *Mont-Souris* » et Louis Charpentier (p. 137 *sqq.*) s'attachera à montrer qu'Ysoré = Osiris.

En fait, il n'y a guère à tirer de ce nom. Ernest Langlois a relevé 24 Ysoré dans les chansons de geste, dont beaucoup ne sont pas des Sarrazins ou des Saxons et sont aussi bien chrétiens que païens. D'un autre côté, maints Sarrazins portent des noms français, par ex. Thibaut³⁸, roi d'Orange. Il est d'origine germanique, formé à partir du radical « eis », glace (Forstemann, *coL* 970) et est porté, encore de nos jours, par de nombreuses familles françaises.

Fondements historiques

Le combat de Guillaume d'Orange et d'Ysoré.

Montsouris[...] Son apparition était un signe de mort, ceux qui le rencontraient mouraient dans l'année » (Gerards, p. 47-48). « La Tombe-Issoire, lieu sinistre auquel les traditions parisiennes rattachent les plus effrayantes histoires. En cet endroit un brigand fameux, Issoire ou mieux Isoard, avait commis des crimes épouvantables au Moyen Age ; il avait fini par être victime de ses exploits ». (Berthet, p. 2).

³⁷ Au XV^e siècle, l'enseigne d'une maison de la place montrait « Ysoré et Guillaume au cort nez » (Jubinal, t.I, p.375)

³⁸ « Nom qui surprend, porté par un roi sarrazin » (Bédier, I, p. 315). Cependant, pour Henri Grégoire, qui attribuait à l'arc romain d'Orange, un rôle décisif dans le choix d'Orange dans la geste de Guillaume (p. 32-44), voyait, dans ce nom, une déformation de celui de Teutobochus, roi des Cimbres, chef teuton, d'une taille gigantesque, battu par Marius à la bataille d'Aix en 102 av. notre ère. Il pensait que l'inscription *Mario* sur un bouclier était une allusion au général romain. En fait (Bellet, p. 53), ce nom et d'autres « correspondent soit à des signatures de sculpteurs, soit à celle des armuriers fabriquant des boucliers ». Les sculptures de l'arc représentant des combats entre Romains et Gaulois sans référence à une bataille particulière.

Les historiens, à commencer par Gilles Corrozet, ont relevé « toute une série de traditions sur les invasions allemandes de 946, 959 et 978. Elles présentent ce caractère commun que l'adversaire est un Saxon effrayant, parent de l'empereur ; il insulte les assiégés ou se vante de lancer sa lance sur la porte de la ville. Il périt naturellement victime de sa jactance et de sa témérité » (Lot, p. 484). S'agissant du combat de Guillaume contre Ysoré rapporté dans *Le moniage Guillaume*, il serait un souvenir du siège de Paris de 978, relaté par Richer, dans le livre III de ses *Histoires*, composées entre 996 et 998 (§ 76, p. 92-95). L'empereur Otton, qui avait dû fuir Aix-la-Chapelle devant une attaque de Lothaire, reprend l'offensive et envahit la France ». Il campe à Montmartre. Un neveu d'Otton était venu défier les Français et frapper de sa lance la porte de la ville. Un chevalier, nommé Ives³⁹, aurait relevé le défi et tué son adversaire, mais l'auteur, comme l'a relevé Jean Frappier (n., p. 14), aura utilisé « des chroniques plus récentes qui rapportaient le même événement en 1e déformant et en l'embellissant », comme l'épisode du combat de Geoffroy Grisegonelle.

Guillaume, comte de Toulouse

Les érudits ont beaucoup polémique sur la formation des chansons de geste, ce qui est hors de notre propos (Joseph Bédier, pour qui les chansons de geste se sont formées sur les routes des pèlerinages jalonnées de sanctuaires, « l'épisode d'Isoré fut composé pour les pèlerins assemblés dans l'hospice, fondé en 1209, pour ceux de Saint-Jacques-de-Compostelle, par Jean de Barastre, chapelain de Philippe Auguste et situé entre nos rues Cujas et Soufflot), ainsi que sur leurs fondements historiques.

Léon Gautier (1882, p. 92) voyait, dans le cycle de Guillaume d'Orange, un amalgame des légendes et histoires de plusieurs Guillaume, dont ont été juxtaposés plus ou moins habilement un ou plusieurs traits, opinion partagée par Ferdinand Lot (1890, p. 290), Joseph Bédier avait (I, p. 195-223), lui, relevé seize Guillaume pouvant convenir⁴⁰, mais, dans l'ensemble, les spécialistes s'accordent à voir, comme modèle du Guillaume épique, Guillaume, fils de Thierry, comte d'Autun, petit-fils de Charles Martel, cousin germain de Charlemagne. Il semble qu'il débuta comme comte de Nîmes et reçut, en 790, de Charlemagne, le comté de Toulouse et la mission de réprimer une révolte des Basques. Tuteur de Louis, roi d'Aquitaine, âgé de 12 ans, il affronte, en 793, une armée d'envahisseurs musulmans sur les rives de l'Orbieu. Abandonné des siens qui avaient fui, il bat en retraite, mais les Sarrasins rentrent en Espagne et ne reviendront plus. Après des incursions en Espagne en 789, il conduit, de 801 à 803, des attaques contre Barcelone, qu'il conquiert. La marche d'Espagne est ainsi créée et rattachée, jusqu'en 817 au duché de Toulouse. Lié d'amitié avec Witiza (750-821), fils du comte de Maguelone, en religion Benoît, fondateur et abbé d'Aniane, il y prit l'habit en 806, puis se retira à Gellone, qu'il avait fondé et y mourra en 812.

Un culte se développera très tôt, semble-t-il, auprès de son tombeau. Des guérisons miraculeuses furent enregistrées. En 910, il sera élevé à la gloire des autels. Sa fête est célébrée le 28 mai.

Un chapitre de la vie de saint Benoît d'Aniane (Henschel, p.810-811), par son disciple Ardon Smaragde (+ 843), est consacré à Guillaume, mais il existe une *Vie* de saint Guillaume dont la fête est le 28 mai, rédigée par les moines de Gellone (*Ibid.*, p. 811-822). Un incendie ayant « jadis » détruit les chartes de Guillaume, ainsi que presque tous les documents de la même époque, l'abbé de Gellone, en 1122, fit commencer la transcription d'un nouveau cartulaire, aidé par le saint Esprit, mais, surtout, par les chansons de geste, car, depuis Charles Revillout, qui l'a démontré, la *Vie* n'est qu'un démarquage de la *Vie* de saint Benoît d'Aniane, à laquelle ont été ajoutés quelques traditions monastiques et quelques lieux communs de miracles et, surtout, de larges emprunts au cycle de Guillaume d'Orange.

Histoire et légende

Ainsi, il y a fertilité croisée entre l'histoire et la légende. Pour certains, la fiction l'emporte sur l'histoire, pour d'autres, comme René Louis, le poids de l'histoire est plus fort.

Je vais en donner un autre exemple relatif à Guillaume d'Orange. On relèvera, avec curiosité, que certains historiens anciens font d'Isaure le patronyme des comtes de Toulouse. Ainsi Claude Paradin (1561), donne comme premier comte de Toulouse Thursin Isaure, à qui succéda Guillaume puis, en 870, Isaure Thursin, fils du premier comte, puis Bertrand Isaure en 871, fils du précédent. Evidemment, cette

³⁹ Pour Jacques Boussard (1976, p. 78, « Ce nom était de tradition dans le lignage des seigneurs de Creil et de Bellême et aussi de Senlis ; il doit donc s'agir d'un membre de la famille Le Riche ».

⁴⁰ Paul Perdrizet note (p. 112) que les registres parisiens de la taille, qui sont connus pour la fin du xiii^e siècle et pour le début du xiv^e siècle nous apprennent le nom de beaucoup le plus répandu à Paris - après Jean (...) était celui de Guillaume (...) ; vers 1300 les Guillaume forment les 8 % de la population masculine à Paris» (Michaëlsson, p. 60).

généalogie est, comme l'écrit Guillaume Catel (1623, p. 42) « fabuleuse »⁴¹, mais le nom d'Isauretus ou Ysorectus, comte de Toulouse, est déjà mentionné chez l'inquisiteur Bernard Guidon (1260-1331). Nichole Bertrand (1517, p. g III v^o) nous donne l'explication de ce nom d'Isaure Thursin (1517, p. E) : « On dit que le jour de sa nativité comença a courir et apparaistre une fontaine au près de Tolose, en un lieu qui s'appelle de son nom Torcy. Et ladite fontaine par vertu violente se divisa en deux ruysses, l'un vers Orient, et l'autre vers Occident », nous fournissant ainsi, à la fois, une étymologie pour Thursin et une pour Isaure (issir = sortir). On peut se ranger à l'opinion de Guillaume Catel (1633, p. 572), qui pensait « que ce que la plupart des historiens des comtes de Tolose ont écrit du comte Isaure qui succéda à Torsin pourrait bien avoir pour la source dans ces fables qui sont contenues dans cet ancien roman » (où est relaté le combat de Guillaume et d'Ysoré).

Henri Sauval (p. 663) rapporte que Guillaume fut aussi nommé Guillaume Isoré et de lui « descendent non-seulement Clémence Isoré⁴², fondatrice des Jeux Floraux de Toulouse; mais encore le Marquis d'Hervault, lieutenant du roi en Touraine, qui a pour armes des cornets écartelés et pour cimier une couronne gigantale, couronnée d'une couronne royale ».

La famille Ysoré d'Hervault (marquis de Pleumartin par lettres patentes de janvier 1652), éteinte en 1917, était d'extraction chevaleresque, c'est-à-dire dont la filiation, sans trace d'anoblissement, s'établit dès le XIV^e siècle, avec pour auteur un chevalier.

Éteinte en 1917, elle serait connue depuis 1146, mais ne prouve sa filiation qu'à Jean Isoré, chevalier, seigneur de La Varenne, testant en 1366.

D'après le *Mercure galant* de février 1703 (p.41-43), « on croit » que le nom d'Isoré « a été donné à ceux de cette maison par Charlemagne pour les récompenser du zèle qu'ils marquèrent pour son service dans la guerre des Saxons (?) ». Leurs armes propres étaient d'argent à deux fasces d'azur, mais le cimier était « une tête de géant sarrasin » Ce cimier, comme le cor de chasse des princes d'Orange ou l'étoile des Baux sont à rattacher à des prétentions d'ascendance imaginaire.

Quant à Clémence Isaure⁴³, Jean-Baptiste Noulet a montré, en 1852, qu'elle était née des invocations à la *clémence* de la Vierge Marie et que le nom de famille qui la rattacher à Guillaume « Isoré », lui avait été conféré seulement en 1557, époque où furent « retrouvées » son épitaphe et sa statue. Or, on sait, depuis Guillaume de Catel (1633, p. 212-213), que cette épitaphe est un faux. Quant à la statue, que l'on peut toujours voir sous les arceaux de l'hôtel d'Assézat, elle a été identifiée comme étant celle d'une femme de la famille capitoulaire d'Isalguier (Roschach, 1892), retirée de son sarcophage de la Daurade et transportée à l'hôtel de ville, où elle fut transformée, en 1627, par les sculpteurs Claude Pacot et Pierre Affre, en statue de la reine des cours d'amour, transformation facilitée par les trois premières lettres de son nom et les armes de sa famille, de gueules à une fleur d'isalgue d'argent, pouvant être assimilée à la fleur des jeux « floraux ».

Il nous faudra, donc, conclure, comme la Commission du Vieux-Paris, en réponse à la demande de Casimir de Selves, préfet de la Seine de 1896 à 1911, de changer le nom de la rue de la Tombe-Issoire en celui de Marcellin Berthelot (mort en 1907) « que le nom de rue de la Tombe-Issoire, s'il rappelle un souvenir historique incertain n'en est pas moins dû à l'existence d'une tombe très ancienne en cet endroit ».(Wiriot, p. 440) et que la combat de Guillaume d'Orange et du géant à Paris est un « mythe » construit.

Références

Alonso (Dàmaso).- La prima epica francese a la luz de una Nota Emilianense. *Revista defilologia espanola*, XXXVII, 1953, p. 1-94.

Aubert de Dhesnaye-Desbois (François-Alexandre).- *Dictionnaire de la noblesse*
2e éd., t. XI, Paris, Antoine Boudet, 1778.

Bédier (Foseph).-La formation des légendes épiques. *Remania*, 1912, p. 5-31. Bédier (Joseph).- *Les légendes épiques. I. Le cycle de Guillaume d'Orange*, Paris, H

⁴¹ La succession des comtes de Toulouse s'établit historiquement comme suit : Corson, Guillaume (740-805), Bégon (805-816), Bérenger (817-837). Les comtes héréditaires apparaissent avec Frédelon, .(+ v. 851), comte de Rouergue puis de Toulouse (846).

⁴² « Je crois que ceste Isaure estoit fille de Corson, premier comte de Tholose [...] lequel quelques-uns appellent Esauret, et, comme sa fille, elle retint le nom d'Isaure ». (Alexandre-Paul de Filère, Remarques sur les antiquités et autres singularités de Tholose..., ms. De la Bibliothèque municipale de Toulouse, cité par Roschach, 1887, p. 274).

⁴³ Déjà en 1633 Guillaume Catel (p.573) qualifiait ce nom de Clémence Isaure de « fabuleux et inventé pour la rendre plus recommandable, comme descendante de ce géant Isaure (et non plus de Guillaume).

Champion, 1908 ; 2e édition revue et corrigée, 1914, t. II, III et IV, 1913.

Bellet (Michel-Edouard).- *Orange antique*, Paris, Imprimerie nationale éditions; 1991.

Berthet (Elie).- *Les catacombes de Paris*, Paris, L. Grimaux, 1832.

Bertrand (Nichole).- ... *de Tholosorum gestis et urbe condita*, Toulouse, 1515 ; *La geste des Tolosains et d'autres nations de l'environ*, Lyon, Olivier Amollet, 1517.

Berty (Adolphe), Tisserand (Lazare-Maurice).- *Topographie historique du vieux Paris, t. Région du bourg Saint-Germain*, Paris, Imprimerie nationale, 1876.

Boussard (Jacques).- *Paris, de la fin du siège de 885-886 à la mort de Philippe Auguste*, Paris, Association pour la publication d'une histoire de Paris, 1976.

Boutet (Dominique).- Introduction. *Le cycle de Guillaume d'Orange*, Paris, Librairie générale française, 1996, p. 1-36.

Bricaire de La Dixmerie (Nicolas).- *Le géant Isoire, sire de Mont-Souris, histoire gauloise, traduite du celté par M. de La Dixmerie*, à Genève ; Paris, Briand, 1788.

Catel (Guillaume).- *Histoire des comtes de Tolose*, Toulouse, Pierre Bosc, 1623.

Catel (Guillaume de).- *Mémoires de l'histoire du Languedoc*, Toulouse, Pierre Bosc, 1633.

Chabaneau (Camille).- Le roman d'Arles, *Revue des études romanes*, 32, 1888, p.473-542.

Charpentier (Louis).- *Les géants et le mystère des origines*, Paris, Robert Laffont, 1969

Cloetta (Wilhelm).- *Les deux rédactions en vers du Moniage Guillaume, t.II*, Paris, Firmin-Didot, 1911.

Colby-Hall (Alice).- L'héraldique au service de la linguistique : le cas du « cor nier » de Guillaume, *Au carrefour des routes de l'Europe*, Xe congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes, Strasbourg, 1985, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1987, p. 383-397.

Colby-Hall (Alice).- Guillaume au court nez et les premiers historiens d'Orange, *Studies in honor of Hans-Erich Keller*, Kalamazoo, Médiéval Institute publications, Western Michigan university, 1993, p. 151-164.

Corrozet (Gilles).- *La fleur des antiquitez singularitez et excellences de la plus que noble et triomphante ville et cité de Paris*, Paris, Denys Janot, 1532.

Cottard (René-Léon).- *Vie et histoire. XIVe arrondissement*, Paris, Hervas, 1988.

Dauzat (Albert), Rostaing (Charles).- *Dictionnaire des noms de lieux en France*, Paris, Larousse, 1963.

Dontenville (Henri).- Géographie gigantesque de la France au temps de Rabelais, *Bulletin de la Société de mythologie française*, n° LXIX, 1968, p. 147-172.

Du Breul (Jacques). - *Le théâtre des antiquités de Paris*, Paris, Claude de la Tour, 1612.

Forstemann (Ernst).- *Altdeutsches Namenbuch, 1 : Personennamen*, Bonn, P. Hanster, 1901.

Frappier (Jean).- Réflexions sur les rapports des chansons de geste et de l'histoire, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1957, n° 73, p. 1-19.

Gautier (Léon).- *Les épopées française*, t. IV, Paris, Vicor Palmé, 1882

Gerards (Emile).- *Les catacombes de Paris*, Paris, Chamuel, 1892.

Gervais de Tilbury.- Otia imperialia, dans Leibniz (W.-G), *Scriptores rerum Brunsvicensium*, 1.1, Hanovre, Nicolas Foerster, 1707, p. 881-1003.

Grandes chroniques..., édition de Paulin Paris, t. VI, Paris, Techener, 1838.

Guérard (Benjamin).- *Cartulaire de l'église Notre-dame de Paris*, Paris, Crapelet, 1850.

Halphen (Louis), Poupardin (René), *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, Auguste Picard, 1913 ; Marolles (Michel de).- *Les histoires des anciens comtes d'Anjou et de la construction d'Amboise*, Paris, Jacques Langloise, 1681.

Henschen (Godefroid), Papebrock (Van Papenbroeck) (Daniel).- De S. Willelmo duce, *Acta sanctorum...*, Mai, t. VII, Anvers, Michel Cnobar, 1680, p. 809-818.

Héricart de Thury (Louis).- *Description des catacombes de Paris*, Paris, Bossange et Masson, 1815.

Hurtaut (Pierre-Thomas-Nicolas), Magny.- *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, 1.1, Paris, Moutard, 1779.

Jaillot (Jean-Baptiste-Michel Renou de Chevigné).- *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris... Quartier Saint Benoît*, Paris, Auguste-Martin Lottin aîné, 1773.

Jubinal (Achille).- *Mystères inédits du XVe siècle*, 1.1, Paris, Techener, 1837.

- Lafont (Robert).- *Le chevalier et son désir*, Paris, Kilé, 1992.
- Lambert (Emile).- *Toponymie du département de l'Oise*, Amiens, Musée de Picardie, 1963.
- La versione franco-italiana della « Bataille d'Aliscans », codex Marcianafr. VIII 252*, Gunter Holtus, Tübingen, M. Niermeyer, 1985.
- Lebeuf (Jean).- *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris (1754 sqq)* ; Paris, rand, 1863-1870.
- Le couronnement de Louis*, édition d'Ernest Langlois, Paris, Firmin-Didot, 1888. *Le moniage Guillaume*, édition de la rédaction longue par Nelly Andrieux-Reix, Paris, noré Champion, 2003.
- Les enfances Vivien*, édition Cari Wahl-und et Hugo von Felitzer, Uppsala, Librairie l'université, 1895.
- Lot (Ferdinand).- Guillaume de Montreuil, *Remania*, 1890, p. 290-293.
- Lot (Ferdinand).- Tombe Issoire ou Tombe Isoré ?, *Remania*, 1897, p. 481-494.
- Louis (René).- L'épopée française est carolingienne, *Publicationes de la facultad de 'sofia y letras*, série II, n° 18, Saragosse, 1956, p. 325-460.
- M...- Monuments de Paris, *Mémorial universel*, mars 1822, p. 414-420.
- Mannier (Eugène).- *Ordre de Malte. Les commanderies du grand prieuré de France*, 'is. Auge Aubry et Dumoulin, 1872.
- Maugarny (Albert).- *La banlieue sud de Paris*, Le Puy-en-Velay, « La Haute Loire », 36.
- Mazel (Florian).- Mémoire héritée, mémoire inventée : Guilhem de Baux, prince frange, et a légende de Guillaume d'Orange (XI^e-XIII^e siècles). *Faire mémoire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1991, p. 193-227.
- Mazel (Florian).- Noms propres, dévolution du nom et dévolution du pouvoir dans ristocratie provençale (milieu X^e-fin XII^e siècles). *Provence historique*, fasc. 212, avril-juin 03,p.131-174.
- Michaëlsson (Karl).- Etudes sur les noms de personne français d'après les rôles de la Ile parisiens, rôles de 1292, 1296, 1300, 1313, Uppsala, Almqvist et Wiksells, 1927.
- Moland (Louis), Héricault (Charles de Ricault d').- Li contes dou roi Flore et de la Ile Jeanne, *Nouvelles françaises en prose*, Paris, P. Jannet, 1856, p. 83-157.
- Mouzin (M.).- Guillaume d'Orange dans l'histoire et dans la légende. *Mémoires de académie de Vaucluse*, 1891, p. 169-175.
- Musset (Lucien).- *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (Vif- xf 'clés)*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.
- Noulet (Jean-Baptiste).- De Dame Clémence, substituée à Notre-Dame la Vierge arie comme patronne des jeux littéraires de Toulouse, *Mémoires de l'Académie nationale 's sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 1852, p.191-225.
- Paradin (Claude).- *Alliances généalogiques des rois et princes de la Gaule*, Lyon, de aumes, 1561 ; 2e éd. revue et augmentée, Genève, Jean de Tournes, 1606.
- Perdrizet (Paul).- Saint Guillaume. *Archives alsaciennes d'histoire de l'art*, 1932, p.)5-121.
- Radbert (Paschase).- Epitaphium Arsenii seu De vita Walae, Opéra omnia dans Migne .-P.), *Patrologie latine*, t. 120, col. 1557-1650, Montrouge, Migne, 1852.
- Rajna (Pio).- Una rivoluzione negli studi intorno allé « Guillaume d'Orange », *Studi edievali*, 1910, p.331-391.
- Revillout (Charles).- Etude historique et littéraire sur l'ouvrage intitulé Vie de saint ruillaume. *Mémoire de la Société archéologique de Montpellier*, , t. 6, 1870-1876, p. 495-76.
- Richer.- *Histoire de France*, t. II (954-995),Pa.ïis, Les belles lettres, 1937. Roblin (Michel).- De Lourcines à la Tombe-Issoire, *Paris et Ile-de-France. Mémoires*, 964, p. 7-42.
- Roschach (Ernest).- *Les douze livres de l'histoire de Toulouse*, Toulouse, Edouard .t,1887.
- Roschach (Ernest).- Une hypothèse sur la statue de Cl »mence Isaure, *Mémoires de idémie nationale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 1892, p. 122-
- Sauval (Henri).- *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, Paris, les Moette et Jacques Chardon, 1724.
- Suard (François).- *Guillaume d'Orange, étude sur le roman en prose*, Paris, Honoré npion, 1979.
- Toudouze (Eugène), Maugarny (Camille-Albert).- *Histoire de Montrouge*, Montrouge, âges, 1905.

Vieillard-Troïekouroff (May) et coll. - Les anciennes églises suburbaines de Paris Xe siècle), *Paris et Ile-de-France, Mémoires*, 1960, p. 17-282.

Wiriot (Emile).- *Paris, de la Seine à la Cité universitaire. Le quartier Saint-Jacques et quartiers voisins*, Paris, Toina, 1930.

Vercingétorix, entre l'histoire et la légende (Christian David)

Héros combattant certes, Vercingétorix présente la double et étrange caractéristique de n'avoir été présent que l'espace de dix mois sur la scène de l'histoire et ne n'avoir connu la célébrité que très tardivement.

Acteur central de la septième campagne de la guerre des Gaules, le chef Arverne n'apparaît, en effet, au premier plan que de janvier à octobre 52 avant J.-C.. Ce passage marquant mais fugace fait penser au « roi d'un seul hiver » du royaume de Bohême, le calviniste Frédéric le Palatin, élu en 1619 par la diète des états des pays de la couronne tchèque, qui dut quitter précipitamment le pays après la défaite de l'armée des princes protestants par la coalition catholique de Ferdinand à la bataille de la Montagne Blanche le 8 novembre 1620. Dans les deux cas, le bref épisode se termine par une tragique défaite qui met fin à l'indépendance et à la souveraineté nationales du pays.

« *Vercingétorix né sous Louis-Philippe...* », la réponse d'un élève du Lycée Papillon n'est pas tout à fait fausse : Jusqu'à la moitié du XIX^{ème} siècle Vercingétorix est pratiquement inconnu. Au milieu du siècle, Henri Martin dont les œuvres eurent un succès considérable avait attiré l'attention sur la figure du jeune chef arverne mais en 1869 Jules Michelet parle encore « *du Vercingétorix des Arvernes* », nom commun pour « général en chef »... Il faudra attendre 1901 pour avoir l'ouvrage de base avec le « *Vercingétorix* » de Camille Jullian.

André Simon, historien, auteur d'une thèse remarquée sur *Le Mythe gaulois, rapports de la bande dessinée et de l'idéologie*, écrit dans son excellent *Vercingétorix et l'idéologie française* (IMAGO 1989) « Les frontières entre histoire et mythe ne sont pas délimitées d'une façon très précise et c'est en particulier le cas chez Henri Martin comme chez Camille Jullian ». Ya-t-il un mythe de Vercingétorix, ou plusieurs ? demande-t-il. Il est certain que personnage a inspiré toute une littérature de romans, pièces de théâtre ou poèmes et un grand nombre d'œuvres d'art, gravures, tableaux, sculptures.

Si le mythe est bien, comme le dit Mircea Eliade, récit des origines et explication du monde présent, le débat entre les dynastiques avec Clovis comme fondateur de la monarchie française et les républicains avec, cinq cent ans plus tôt, Vercingétorix comme premier rassembleur des composantes de la future nation dans ses frontières naturelles relève à la fois d'une quête de nos vrais ancêtres et d'un affrontement entre les thèses de la noblesse et du clergé qui se voulaient héritiers des Francs vainqueurs et de celles des représentants du Tiers-Etat qui se réclamaient du peuple Gaulois et de son dernier chef, le plus grand quoique vaincu. A ce titre Vercingétorix mérite bien de figurer au panthéon patriotique des héros combattants de la France, avec Roland, Bayard, Jeanne d'Arc, etc....

Cela dit, dans la mesure où les sources historiques sont fragiles pour les textes (avec les *Commentaires* de César entachés de propagande, et les versions contradictoires des autres auteurs anciens qui mentionnent Vercingétorix) et les témoignages archéologiques (même les monnaies légendées à son nom) plus parlants sur les événements de la septième campagne que sur le personnage lui-même, comment ne pas souscrire aux mots de conclusion d'Yves Roman à son « *Vercingétorix héros contemporain* » dans le catalogue « *Vercingétorix et Alésia* » de l'exposition de la Réunion des Musées Nationaux au MAN en 1994 : « *Héros romantique, homme à poigne, personnage falot sinon grand espion ? La réponse varie [...] avec l'historien. Quand les documents se font rares, l'histoire devient plus que jamais une science conjecturale* ». Autrement dit, on est plus sur le terrain de l'idéologie que de l'histoire, de la légende que de la mythologie, quoiqu'en pense J.Markale qui, dans son « *Vercingétorix* » (1982) tente de voir en notre héros le demi-dieu des Bretons insulaires du nord Owein, fils d'Uryen et de Modron...

A l'inverse du « *Dossier Vercingétorix* » que Christian Goudineau a publié en 2001, soit cent ans après le « *Vercingétorix* » de Camille Jullian, et sur lequel nous nous appuyons, on rappellera d'abord succinctement les sources textuelles et archéologiques sur Vercingétorix et ensuite la naissance, l'apogée et le déclin d'un héros de légende.

1. LES SOURCES TEXTUELLES ET ARCHÉOLOGIQUES.

Les *Commentaires* de César (plus les textes de quelques autres auteurs anciens qui mentionnent le chef gaulois) et les monnaies frappées au nom de roi des Arvernes sont les seuls témoignages *df.* l'existence de Vercingétorix. Aussi convient-il d'en tirer les éléments d'information essentiels.

1.1. Les textes des Anciens sur Vercingétorix

Huit auteurs antiques seulement ont cité le nom de Vercingétorix, quatre écrivaient en grec (Strabon, Plutarque, Polyen et Dion Cassius), quatre en latin. (César, Tite-Live, Suétone et Florus) sans compter Orose deux siècles plus tard.

César (100-44 av. J.-C)

Sur les huit livres de la *Guerre des Gaules* conduite de 58 à 51 av. J.-C., le septième est entièrement consacré (64 pages dans la collection Guillaume Budé) à sa lutte en 52 av. J.-C contre la majeure part des tribus gauloises coalisées sous la direction de Vercingétorix. César cite 41 fois le nom de Vercingétorix. Ce dernier est en fait mentionné beaucoup plus souvent à la troisième personne, comme César lui-même, mais jamais avec les titres de roi des Arvernes ni de chef des Gaulois.

Deux passages dans la traduction par L.-A. Constans permettent d'apprécier la fidélité de ses successeurs au texte de César. Le premier présente Vercingétorix :

Vercingétorix, fils de Celtillus, arverne, jeune homme qui était parmi les plus puissants du pays, dont le père avait eu l'empire de la Gaule et avait été tué par ses compatriotes parce qu'il aspirait à la royauté, convoqua ses clients et n'eut pas de peine à les enflammer. Quand on connaît son dessein, on court aux armes. Gobannitio, son oncle, et les autres chefs, qui n'étaient pas d'avis de tenter la chance de cette entreprise, l'empêchent d'agir; il le chasse de Gergovie. Pourtant, il ne renonce point, et il enrôle dans la campagne des miséreux et des gens sans aveu. Après avoir réuni cette troupe, il convertit à sa cause tous ceux de ses compatriotes qu'il rencontre; il les exhorte à prendre les armes pour la liberté de la Gaule; il rassemble de grandes forces, et chasse ses adversaires; qui, peu de jours avant, l'avaient chassé lui-même. Ses partisans le proclament roi. Il envoie des ambassades à tous les peuples [...]. (VII.4)

Le second texte rapporte la contre-attaque gauloise à Gergovie et son coût pour les Romains

[...] Les Romains ne luttaient pas à armes égales : la position, le nombre était contre eux; sans compter que fatigués par la course et la durée du combat, il ne leur était pas facile de soutenir le choc de troupes toutes fraîches (VII,48). César, voyant que l'ennemi avait l'avantage de la position et, de plus en plus, celui du nombre conçu des craintes pour la suite du combat (VII, 49). Le corps à corps était acharné [...] Au même moment, le centurion Lucius Fabius et ceux qui avaient escaladé la muraille avec lui étaient enveloppés, massacrés et jetés à bas du rempart (VII, 50). Les nôtres pressés de toutes parts, ayant perdu quarante-six centurions, furent bousculés [...] Nous perdîmes ce jour-là un peu moins de sept cents hommes (VII, 51)

Le troisième texte a trait à la reddition sur laquelle on aura bien des relations différentes :

Vercingétorix convoque l'assemblée : il déclare que cette guerre n'a pas été entreprise par lui à des fins personnelles, mais pour conquérir la liberté de tous; puisqu'il faut céder à la fortune, il s'offre à eux, ils peuvent, à leur choix, apaiser les Romains par sa mort ou le livrer vivant. On envoie à ce sujet une députation à César. Il ordonne qu'on lui remette les armes, qu'on lui amène les chefs des cités. Il installe son siège au retranchement, devant son camp : c'est là qu'on lui amène les chefs; on lui livre Vercingétorix, on jette les armes à ses pieds (VII.89)

Tite-Live (V. 65-60 av. J.-C.- 17 apr. J.-C)

Son *Histoire de Rome depuis la fondation de la ville* comprenait 142 livres dont 35 seulement nous sont parvenus. Tout le récit de la guerre des Gaules a disparu mais au 1er siècle, un auteur anonyme fit un résumé de *l'Histoire romaine*. Voici les passages qui résument les années 53-52 av. J.-C. :

Abrégé du livre 107

Ayant vaincu les Trévires en Gaule, C. César passa à nouveau en Germanie, et n'y ayant trouvé aucun ennemi, revint en Gaule, vainquit les Éburons et les autres cités qui avaient conspiré et poursuivi Ambiorix en fuite. [...] [Le livre] contient en outre le récit des opérations menées par C. César contre les Gaulois qui, sous la direction de l'Arverne Vercingétorix, firent presque tous défection, ainsi que celui des sièges difficiles de certaines villes, parmi lesquels celui d'Avaricum, chez les Bituriges, et de Gergovie, chez les Arvernes.

Abrégé du livre 108

C. César vainquit les Gaulois à Alésia et reçut la soumission de toutes les cités gauloises qui avaient été sous les armes. [...] C. César soumit les Bellovaques avec d'autres peuples gaulois.

Ces résumés qui insistent plus sur les difficultés que sur les succès suggèrent que Tite-Live s'est inspiré d'autres œuvres comme celles (perdues) de Tanusius Geminus et Aelius Tubero qui, après avoir suivi César en Gaule, avaient rédigé des relations différents du *Bellum Gallicum*. « Asinius Pollio - écrit Suétone - estime que les Commentaires sont écrits avec bien peu de soin et bien peu de respect pour la vérité » mais il ne nous en est rien resté non plus.

Strabon (v. 58 av. J.-C.- entre 21 et 25 apr. J.-C.) Dans le livre IV de sa *Géographie* qui donne une description des Gaules, on lit sur les Arvernes :

La puissance qui était auparavant celle des Arverni est amplement attestée par le fait qu'ils ont souvent réuni pour faire la guerre aux Romains tantôt 200 000 hommes mais plus d'une fois le double ! En effet, c'est avec de telles forces (400 000) qu'ils ont affronté le divin César avec Vercingétorix, et précédemment ils avaient été 200 000 contre Maximus Aemilianus et le même nombre contre Domitius Ahenobarbus. Or donc, contre César, c'est autour de Gergovia - une ville des Arverni située sur une hauteur escarpée - que se déroulèrent les combats (c'était la patrie de Vercingétorix), ainsi qu'autour d'Alesia, une ville des Mandubioi (peuple limitrophe des Arverni) elle aussi située sur une hauteur escarpée, entourée de montagnes et par deux fleuves - c'est là également que le commandant en chef fut capturé et, du coup, la guerre prit fin (IV,2,3).

Retenons la mention de Gergovie « d'où Vercingétorix était originaire ». Le nom *Ouerkingetorigx* qui confirme le témoignage des monnaies et sa qualité de commandant en chef (*hégémon*).

Plutarque (entre 46 apr. J.-C.- v. 125)

Dans la *Vie de César*, en parallèle à celle d'Alexandre, il consacre plusieurs pages à la guerre des Gaules avec le texte de César mais aussi d'autres auteurs (dont Tanusius Germinus). Sur l'année 52, il écrit ainsi (traduction de R. Flacelière modifiée par C. Goudineau) :

[...] La révolte tirait sa vigueur d'une jeunesse nombreuse, rassemblée de toutes parts en armes, de grandes richesses réunies en un trésor commun, de la force des villes, de la difficulté d'accès de ces territoires (25,3) En outre, on était en hiver ; les rivières gelées, les forêts couvertes de neige, les plaines transformées en étangs par les torrents, les chemins rendus indiscernables, ici par l'épaisseur de la neige, là par les marécages et les rivières débordées, en sorte qu'il était bien difficile de trouver sa route. Tout semblait absolument empêcher César de rien entreprendre contre les insurgés (25,4) [...] Un grand nombre de peuples avaient fait défection; à leur tête étaient les Arvernes et les Carnutes. Ils avaient choisi, pour diriger la guerre avec l'autorité suprême, Vercingétorix (*Ouergetorix*), dont le père, soupçonné d'aspirer à la tyrannie, avait été mis à mort par les Gaulois. Donc celui-ci, ayant partagé son armée en plusieurs corps et placé plusieurs chefs à leur tête, gagna à sa cause tout le pays d'alentour jusqu'aux peuples établis sur les bords de l'Arar (la Saône) ; sachant qu'il se formait alors à Rome un parti opposé à César, il se proposait de dresser toute la Gaule en armes (25,5). César avait le génie de tirer le meilleur parti de tout ce qui arrive à la guerre et surtout de saisir l'occasion qui se présente. Dès qu'il apprit la révolte, il se mit en route et montra aux barbares, par l'itinéraire même qu'il suivit, ainsi que par la vigueur et la rapidité de sa marche au milieu d'un hiver si rude, qu'ils allaient avoir affaire à une armée irrésistible et invincible [...] (26,3-4).

Plutarque saute Gergovie pour évoquer le ralliement des Éduens à la coalition et ses conséquences :

Le peuple des Éduens entra à son tour dans la guerre contre lui. Les Éduens, précédemment, s'étaient déclarés frères des Romains, et ceux-ci leur avaient donné de grandes marques d'honneur. En se joignant aux insurgés, ils provoquèrent un profond découragement dans l'armée de César [...] (26,5). Alors, attaqué et cerné par plusieurs dizaines de milliers d'ennemis, il entreprit de livrer une bataille décisive ; il défit les barbares en lançant toutes ses forces et resta vainqueur, mais, pour les réduire, il lui fallut beaucoup de temps et une mêlée sanglante (25,7). Il semble même qu'au début de l'action il avait été en infériorité, car les Arvernes montrent un glaive suspendu dans un de leurs sanctuaires, en affirmant que c'est une dépouille prise sur César [...] (26,8)

Puis c'est le siège et la bataille d'Alésia où c'est César qui est assiégé et non les Gaulois :

Cependant la plupart des Gaulois qui s'étaient échappés se réfugièrent alors avec leur roi dans la ville d'Alésia. César vint l'assiéger, bien qu'elle fut imprenable à cause de l'importance de ses remparts et de la multitude de ses défenseurs. Au cours du siège, il fut en butte à un danger venu de l'extérieur et dont la gravité dépasse toute expression. Ce qu'il y avait de plus brave en Gaule chez les différents peuples du pays convergea en armes à Alésia : trois cent mille hommes. D'autre part, l'effectif des combattants qui étaient dans la place ne montait pas à moins de cent soixante-dix mille. Ainsi, César, enfermé et assiégé lui-même entre deux armées si nombreuses, fut obligé d'élever deux murailles de protection, l'une face à la ville, l'autre du côté de ceux qui venaient à son aide, car si les deux armées opéraient leur jonction, c'en était fait de lui [...] (27, 1-4)

Puis c'est la scène finale de la reddition qui nourrira le mythe :

Le chef de toute la guerre, Vercingétorix, revêtit ses plus belles armes, para son cheval et franchit ainsi la porte de la ville. Il vint caracoler en cercle autour de César qui était assis, puis, sautant à bas de sa monture, il jeta toutes ses armes et s'assit lui-même aux pieds de César, où il resta immobile, jusqu'au moment où il fut remis à des gardes pour le triomphe (27,9)

Suétone (v. 70 apr. J.-C.- v. 111) Quelques lignes dans la *Vie de Jules César*, sans mention de Vercingétorix :

Voici à peu près ce qu'il fit dans les neuf ans de son commandement. Il réduisit en province toute la Gaule renfermée entre les défilés des Pyrénées, les Alpes, les monts des Cévennes et les cours du Rhin et du Rhône [...] Il lui imposa un tribut annuel de quarante millions de sesterces (25)

Après avoir franchi le Rhin et battu les Germains, traversé la Manche et vaincu les Bretons :

Parmi tant de succès, il (César) n'éprouva en tout que trois échecs : en Bretagne, où sa flotte fut presque anéantie par une violente tempête ; en Gaule, où, devant Gergovie, une de ses légions fut mise en déroute ; et aux confins de la Germanie, où ses lieutenants Titurius et Aurunculeius furent massacrés dans une embuscade (25)

Florus (II^{ème} siècle)

Ce rhéteur écrivit vers 130-140 un *Abrégé d'histoire romaine* fait d'après Tite-Live (*Epitome de Tito Livio*). C. Goudineau (*Le dossier Vercingétorix*, pp. 215-216) résume avec humour le Florus I, 45.

Retenons-en :

La plus grande de toutes les coalitions gauloises se produisit alors, lorsqu'on vit se rassembler à la fois tous les Arvernes, et les Bituriges et les Carnutes et les Séquanes, regroupés par un homme que son physique, ses armes et son charisme rendaient redoutable. Son nom même semblait fait pour inspirer la terreur : Ouerkingetorix. Il les rencontre, les jours de fête, lorsqu'ils se réunissent en foule dans leurs bois sacrés. Il prononce des discours enflammés, il les excite à revendiquer leur droit : celui de recouvrer leur ancienne liberté. César était alors absent. Il procédait à Ravenne à une levée de troupes. L'hiver avait élevé le niveau des Alpes. Les Gaulois pensaient que la route lui était coupée [...] Donc lui. César, traversa la Gaule par des sommets infranchissables à un tel moment. Des routes et des neiges encore vierges. Des troupes armées à la légère. Dans son camp, il fait venir tous les soldats qui tenaient au loin leurs quartiers d'hiver. Il se trouvait en plein centre de la Gaule, tandis que l'on craignait encore qu'il arriva à sa frontière. Azioris il attaque les villes qui constituaient les forteresses de la guerre. Il enlève Avaricum à quarante mille défenseurs.[...] C'est autour de Gergovie des Arvernes que se décida le sort de la guerre. (Florus confond Gergovie et Alésia des Mandubiens). Quatre-vingt mille hommes, protégés par une citadelle, par une muraille, par des rives abruptes, quatre-vingt mille hommes défendaient cette vaste cité. César l'entoura d'un retranchement. Des pieux, un fossé dans lequel coulait une rivière qu'il avait détournée. Dix-huit fortins. Un immense parapet. Il commença par les réduire en les affamant; lorsqu'ils tentèrent des sorties désespérées, il les tailla en pièces sur le retranchement. Les épées et les pieux firent leur office. La fin arriva : il les força à se rendre. Le roi en personne, le plus beau fleuron de notre victoire, vint en suppliant dans notre camp. Il mit aux pieds de César son cheval, ses phalères et ses armes, et il dit : « Prends-les! Tu es le plus valeureux des hommes, mais celui que tu as vaincu étais valeureux ! »

Polyen (II^{ème} siècle)

Ce rhéteur macédonien a écrit *Les ruses de guerre (Stratagema)* qu'il dédia en 162 à Marc-Aurèle. Il évoque la ruse de César pour passer l'Allier (B.G., VII, 35). Il mentionne Ouerkingetorix roi des Gaulois (*basileus ton Galatôn*).

Dion Cassius (163 ou 164 - v. 235)

Après avoir exercé les plus hautes charges civiles et militaires, il écrivit, à sa retraite à Nicée, son *Histoire romaine* en 80 livres dont ne nous parvenus que les livres 37 à 59 sur les événements survenus de 68 av. J.-C. à 47 apr. J.-C. Le livre 40 qui a trait à la guerre des Gaules a donc été conservé. La relation de l'année 52 est étrangement déformée : Ce sont les Arvernes révoltés sous le commandement de Vercingétorix qui tuent tous les Romains dans les villes et les campagnes (40,35). César revenu d'Italie envahit le territoire des Arvernes puis retournent chez les Bituriges. Les insurgés résistent longtemps à Avaricum et ils incendient tout le pays environnant. Le siège de Gergovie est un grave échec pour César :

/Césai/perdit un grand nombre de soldats et vit que l'ennemi était imprenable [...] Il leva le siège.

Récit rapide du siège d'Alésia, de la défaite de l'armée de secours, puis scène de la reddition :

Vercingétorix aurait pu s'échapper, car il n'avait pas été capturé et restait sans blessure, mais espérant (car il avait autrefois été en amitié avec César) pouvoir obtenir son pardon, il alla le trouver sans s'être fait annoncer : il apparut brusquement devant César qui siégeait sur une tribune, jetant le trouble chez certains (des assistants). En effet, il était, entre autre, très haut de taille et avait l'air terrible sous les armes. Lorsque le calme fut revenu, il ne dit pas un mot, mais tomba à genoux et, les mains jointes, il supplia. Voilà qui frappa de pitié tous les assistants, qui se souvenaient de sa fortune ancienne et le voyaient aujourd'hui en une condition aussi émouvante. Mais César (fit le contraire) : il lui reprocha précisément ce sur quoi il comptait le plus pour son salut, et, en opposant sa rébellion à son amitié, il fit paraître sa trahison plus insupportable encore. Donc, à cet instant même, il ne le prit nullement en pitié, le faisant aussitôt mettre aux fers. Quant à la suite, après l'avoir produit à son triomphe, il le fit mettre à mort (40,41)

Orose (v. 390 - ?)

Jeune prêtre remarqué par le futur saint Augustin, évêque d'Hippone, écrivit à Carthage *Histoires contre les païens (Historiae adversus paganos)* en sept livres, qui connurent un immense succès, avant de

disparaître à moins de trente ans. Sur l'année 52, retenons, sans parler des confusions et erreurs chronologiques :

Donc, César étant retourné en Italie, la Gaule se ligue à nouveau en armes et de nombreux peuple s'allie ensemble ; leur chef fut Vercingétorix (VI,II,1-2). César avait bouclé par un siège un oppidum [*Orose confond ici Avaricum et Genabum*] ; après un long siège et beaucoup d'échecs romains [...], celui-ci fut pris au moyens de tours de siège qui en avaient été approchées, et détruit. On rapporte qu'il y eut là quarante mille hommes (*c'est le chiffre donné par César*) dont à peine quatre-vingts (*César dit 800*) ayant pris la fuite en s'esquivant, arrivèrent au camp des Gaulois dans le voisinage (VI,II,3-4) En outre , les Arvemes et les autres peuples voisins - ils avaient même attiré à eux les Éduens - livrèrent de nombreux combats contre César, et, alors qu'épuisés, ils avaient fait, tout en combattant, retraite dans une place-forte (*il s'agit de Gergovie*), les soldats (*romains*) avides de butin bandent leur énergie pour prendre d'assaut l'oppidum, tandis que César allègue en vain la difficulté du terrain (*c'est au contraire César qui a conçu le plan téméraire de cet assaut*) Et ainsi, à cette occasion. César, accablé par les ennemis qui faisaient irruption depuis la hauteur, s'enfuit vaincu, après avoir perdu une grande partie de son armée (VI,II,5-6)

Sautant les événements intervenus entre Gergovie et Alésia (la bataille de cavalerie, le début du siège), Orose poursuit :

Tandis que ces événements se passent devant Alésia, Vercingétorix, que tous avaient, à l'unanimité, choisi comme roi, recommande que, venus de toute la Gaule, tous ceux qui pouvaient porter les armes soient présents à cette guerre : il s'agit en effet d'une guerre unique d'où découlera, soit la liberté perpétuelle, soit une servitude éternelle, soit la mort de tous (VI,II,7) Ainsi, outre cette troupe innombrable qu'il avait auparavant rassemblé, environ huit mille cavaliers et deux cent cinquante mille fantassins furent rassemblés. Ensuite, les Romains et les Gaulois s'emparèrent de deux collines qui se faisaient vis-à-vis, depuis lesquels ils s'affrontaient en de nombreuses et fréquentes sorties aux issues variées ; à la fin, les Romains l'emportèrent grâce à la valeur supérieure des cavaliers germains, leurs alliés de longue date, qu'ils avaient alors appelés en renfort (VI.11,8-9).

Pas un mot sur l'oppidum ni sur le double retranchement de César. Puis vient la reddition :

Un autre jour, Vercingétorix, ayant réuni tous ceux qui s'étaient échappés par la fuite, dit qu'il avait pris, en toute loyauté, l'initiative de défendre la liberté et de rompre le pacte avec les Romains, et que, maintenant, il serait prêt de tout cœur, soit à ce que tous s'exposent jusqu'à la mort aux coups des Romains, soit à ce qu'il le livrent, lui seul, pour le salut de tous. Alors, les Gaulois, comme s'ils prenaient d'après l'avis du roi, la décision que, par pudeur, ils avaient quelque temps dissimulée, implorant aussitôt le pardon pour eux-mêmes, le livrèrent, lui seul, comme s'il était seul auteur du grand crime (VI, 11,10).

La source principale est César, le vainqueur de Vercingétorix qui lui a donné beaucoup de craintes et lui a arraché sa seule défaite de la guerre des Gaules à Gergovie. Mais on admet que le proconsul a pu justifier auprès de la classe politique romaine et du Sénat les défections de ses principaux alliés par un soulèvement général de la Gaule et se valoriser en rehaussant les qualités de politique et de militaire de son jeune adversaire. Michel Rambaud dans sa thèse sur *La déformation historique dans les Commentaires de César* (1953) parle d'un art génial de la propagande. C. Goudineau toutefois opine que les faits sont véridiques et que seules les interprétations qu'en tirent le proconsul sont sujettes à caution.

Il semble bien que Tite-Live, Plutarque, Florus et Don Cassius ont eu accès à d'autres sources disparues depuis. César ne comptait pas que des amis parmi ses officiers.

Observons que dès les auteurs anciens « *la figure de Vercingétorix avait pris d'étonnantes dimensions (au sens propre : sa taille gigantesque, le poids de ses armes), une extravagante « scène de reddition » avait été inventée pour que finisse « en beauté » son affrontement avec César* » (Goudineau, p. 330).

Cela dit, globalement, **l'image de Vercingétorix à la fin de l'Antiquité était non pas celle d'un héros mais celle du traître**, non pour intelligence avec César, mais pour la violation d'un traité (*fœdus*), la rupture de la parole donnée, le plus grave des crimes (« *adikia* » chez Dion).

1.2. Les monnaies légendées Vercingétorix

Le numéraire de Vercingétorix comprend actuellement vingt-sept pièces dont vingt-cinq statères en or et deux en bronze. Aucune monnaie d'argent à son nom. Mais quand on considère les types et les variété, les combinaisons des seuls statères d'or laissent supposer des dizaines de milliers de pièces On distingue deux types d'après la tête qui orne le droit : l'une est nue (vingt-trois statères d'or et un de bronze), l'autre casquée (deux statères et un bronze) Le premier type est orné au droit d'une tête d'homme jeune, tournée à gauche. Les traits sont réguliers, de rendu classique. La chevelure est bouclée, avec parfois une ou deux mèches qui tombent sur la nuque.

Les légendes sont inscrites sous la tête en deux variantes : VERCINGETORIXS 01 VERCINGETORIXIS. Deux revers sont associés à ce droit : un cheval à droite surmonté d'un croissant, un cheval à gauche tantôt surmonté d'un croissant, tantôt d'une esse. Une amphon dressée est toujours

représentée sous l'animal. Le croissant est le symbole astral, l'esse un moti: celtique fréquent qu'on a associé à la Grande Déesse, l'amphore peut représenter, selon Brigitte Fischer, le commerce du vin, ou, selon Paul Verdier, la Chevelure de Bérénice, la constellation du Cratère (avec le cheval pour Pégase).

La seconde variété offre au droit une tête casquée, tournée à gauche, avec un couvre-nuque et un collier de perles autour du cou. Ce casque - attribut guerrier - est la seule exception aux représentations gauloises dérivées de l'Apollon des statères de Philippe II. Même revers mais cheval à gauche et sans croissant.

Ces monnaies sont les seuls documents associables avec sûreté à Vercingétorix. Il était donc tentant, écrit B. Fischer, d'y voir son portrait. Onze coins de droit sont connus mais ils présentent des visages différents.. La spécialiste a pourtant tenté un « portrait robot » de Vercingétorix. Les monnaies d'or sont de mauvais aloi (40%) et légères (entre 7,46 et 7,15 g), d'où des accidents de frappe auxquels s'ajoutent un mauvais centrage des flans par rapport aux coins. Fabrication bâclée. Les bronzes présentent les mêmes décors mais certains frappés avec les coins qui ont servi à frapper les statères d'or. Il s'agit de monnaies qui ont dû être produites en 52 sur le théâtre des opérations pour payer les mercenaires. Toutes les monnaies d'or proviennent d'Auvergne et sont la dernière manifestation de la puissance arverne.

Les trois pièces du type tête casquée apportent de l'eau au moulin de Xavier Delamarre qui, dans son *Dictionnaire de la langue gauloise* (2003), rapproche l'épiclèse Belenos de l'Apollon gaulois de la racine *belo-* « force, fort » et de Bellona, déesse de la guerre chez les Insubres et k-a Scordisques (s.v. *belo-*, *belle-* « fort, puissant »). Cette figuration dans des pièces frappées pendant l'insurrection Arverne suggère une identification de Vercingétorix au dieu de la guerre.

La concentration des monnaies légendées Vercingétorix autour du Mont Auxois plaide en faveur de la localisation d'Alesia sur ce plateau comme la balle de fronde avec l'inscription T. LAB (pour Titus Labienus, principal lieutenant de César).

II. NAISSANCE, APOGÉE ET DÉCLIN D'UN HÉROS DE LÉGENDE.

Vercingétorix est d'abord un héros auvergnat et le patriotisme régional ne commencera à se fonder dans un sentiment national qu'à partir du XVIII^{ème} siècle. La légende du héros Arverne va prendre corps dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle avec la montée du nationalisme, en particulier après la défaite de 1870 et jusqu'en 1914, dans le patriotisme humaniste de la même république. Puis ce sera le déclin dans l'exploitation contradictoire du mythe.

2.1. Paradoxe de Vercingétorix du XVI^{ème} au XVII^{ème} siècles

Vercingétorix n'apparaît guère au cours de cette période.

La première mise en valeur de Vercingétorix est due à un clermontois, Jean Villevault, dans un discours publié en 1589 qui fait le récit de l'histoire de son héros de la chute d'Avaricum jusqu'à Alésia, mais en mettant en avant la bataille de Gergovie et en s'appuyant sur Dion Cassius pour montrer ensuite que Vercingétorix se rendant à César « fut admiré de tous les Romains ». Ce discours est précédé d'un sonnet de Baïf, poète de la Pléiade à la gloire du héros gaulois, « chef de grande valeur ».

En 1619, Scipion Dupleix, historiographe du roi, rédige des *Mémoires des Gaules depuis le déluge ...* où il évoque la guerre des Gaules de 52 en sept pages. Citons : « Les principaux chefs de la rébellion des Gaulois furent au commencement Vercingetorix, Auvergnat, personnage de grande autorité ou Roy selon Strabon et Luctérius Quercinat » et « Vercingetorix [...]tes timoniat d'un grand courage en son adversité, conseillant aux siens ou de le tuer pour contenter les Romains ou de le livrer entre les mains du vainqueur ».

Un juriste, Jean Cassan, consacre deux pages sur *Vercingétorix Roy* dans un traité paru en 1621 où il s'efforce de concilier la généalogie troyenne de nos monarques et le personnage de Vercingétorix et de ses devanciers mythiques.

La même année, Jacques de Charron, escuyer, publie un énorme *in-folio* de près de 1500 pages dont quelques unes consacrées à notre héros. Par ex. ; « *Vercingétorix, fils de Celtillus [...] assembla une forte armée en son pays pour le recouvrement de la franchise et liberté gauloise* ». « *Les Auvergnats esleurent iceluy Vercingétorix pour leur Roy* ». Les sièges d'Avaricum et de Gergoye sont retracés. Enfin « *à Alexia au pays de Bourgogne [...] Vercingétorix. se voyant lors, hors de toute espérance de secours [...] ils livrèrent Vercingétorix et quelques autres de leurs capitaines* ».

En 1686, Guillaume Marcel consacre à la Gaule un tome sur les quatre de son *Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française*. Vercingétorix est présenté comme « *ce grand capitaine dont la valeur fut accompagnée d'une rare prudence et d'une adresse extraordinaire [et qui] fut contraint de céder à sa mauvaise fortune* ».

Charron comme Marcel soulignent le sacrifice volontaire, quasi christique, de Vercingétorix sur quoi s'édifiera ultérieurement la légende de Vercingétorix. Mais, comme l'écrit André Simon, **la monarchie française n'a nul besoin du mythe de Vercingétorix, païen, élu et vaincu. Clovis, baptisé, de droit divin et victorieux suffit à la monarchie absolue.**

2.2. Émergence de la légende au XVIII^{ème} siècle.

Fin XVII^e s. et au XVIII^{ème}, le personnage de Vercingétorix est lié au siège d'Alésia. Des recherches archéologiques et topographiques sont conduites. Guillaume Marcel situe Alésia à Alise mais Mandajors (1696, 1712 et 1732) soutient qu'Alésia est Aies. Une anonyme *Dissertation sur la ville d'Alyse* en 1706 refuse Alais dans les Cévennes et prend parti pour le Mont Auxois.. La localisation d'Alésia en Bourgogne va l'emporter. D'Anville dans sa *Notice de l'ancienne Gaule* (1760) écrit : « *La correspondance [...] entre la disposition du local et les circonstances du siège [...] ne permet pas de douter qu'Alise ou plutôt le sommet du Mont Auxois n'ait été l'assiette et l'emplacement d'Alésia* ».

Quelques auteurs parlent de Vercingétorix au XVIII^e siècle : Dordelu des Payes lui consacre quelques pages dans ses *Observations historiques sur la nation gauloise* (1746). Il suggère un trahison dans le sort privilégié accordé par César aux Éduens et aux Arvernes après la reddition. L'auvergnat Jacques Ribault de la Chapelle dans son *Mémoire historique et politique sur le caractère et les actions de Vercingétorix* (1752) suit César mais aussi Plutarque et Orose: « *Vercingétorix avait les qualités qui font les grands capitaines : l'activité, la fermeté, un génie étendu, fécond en expédient et en ressources* ». Il « *joint la sévérité à la vigilance* ». Sur Gergovie: « *Orose nous assure qu'une bonne partie de l'armée romaine y fut défaite* ». Sur la guérilla : « *S'il avait persévéré dans cette résolution, il aurait donné beaucoup de peine à César [mais] il s'enferma dans Alésia. Funeste résolution !* ». Sur la scène de la reddition enfin : « *Vercingétorix sortit de la ville richement armé, monté sur un cheval superbe. Ce prince était d'une taille très avantageuse , et il avait si bonne mine sous les armes que les spectateurs en furent émus. Il fit un cercle autour du vainqueur [...], jeta ses armes* ».

Fin XVIII^e siècle, **Brennus a encore le pas sur Vercingétorix**. Dans son *Histoire de France avant Clovis* (1786), Pierre Laureau ne consacre que trois lignes à la reddition qui ne termine pas la résistance.

Pourtant, avec la Révolution et l'Empire, l'identification du Tiers Etat à ses ancêtres gaulois (contre la noblesse cramponnée à ses origines franques), l'exaltation de la **Liberté** contre le despotisme, l'émergence de **la notion de Nation** en face de l'idée dynastique, la levée en masse pour **la défense de la Patrie**, les événements de l'année 52 et le rôle de Vercingétorix vont commencer à être révisés. Les Gaulois conquis par les Romains, puis les Gallo-Romains conquis par les Francs étaient, disait l'abbé Sieyès, *les racines du peuple*, A. Simon observe que les Gaulois qui ont dominé l'Europe apparaissent aussi comme des exemples pour Napoléon.

Picot en 1803 donne dix pages sur Vercingétorix dans son *Histoire des Gaulois* et rapporte la reddition de manière avantageuse (selon Florus, Dion et Plutarque) et Serieys, en 1804, en trace une scène émouvante : « *Vercingétorix déclare se rendre à discrétion. Il avait auparavant envoyé des ambassadeurs à César : ils étaient à ses pieds lorsqu'un guerrier d'une taille supérieure paraît avec la majesté d'un héros au milieu de l'assemblée : c'était Vercingétorix lui-même. Il se fait un profond silence. Le Gaulois s'avance, et sans proférer un seul mot, se jette aux genoux du vainqueur, et lui tend des mains suppliantes. La*

plupart des spectateurs sont attendris ; César seul est inflexible... » (Eléments de l'Histoire des Gaules à l'usage de la jeunesse). L'histoire déborde sur le jugement moral. Le passage à l'épopée se produit dans La Gaule poétique de Marchangy parue en 1815 mais écrite plus tôt.

2.3. Vercingétorix au XIXe siècle ou la naissance d'un héros de l'unité nationale.

Dans son *Dossier Vercingétorix*, Christian Goudineau écrit : *La redécouverte de Vercingétorix, c'est aussi celle des Gaulois. Elle se produit au début du XIXe siècle dans un double contexte : une réflexion politique, l'ambiance romantique. Ses auteurs : Les Thierry.*

En 1814-15, les Prussiens et les Cosaques occupent Paris. *Aussi est-il arrivé à la Gaule, il y a des siècles*, écrit Eugène Sue, *ce qui est arrivé à la France en 1814 et 1815*. Vercingétorix devient le symbole de la lutte contre l'envahisseur...

En 1816 le Pont Neuf est omé de seize statues dont douze gloires nationales. Mais Vercingétorix n'y figure pas. **L'émergence du chef gaulois**, comme l'écrit A. Simon, se **produit en dehors de l'idéologie monarchiste**.

Dans un texte fondateur écrit à 25 ans en 1820, Augustin Thierry revendique une Histoire de France, une histoire nationale et la reconnaissance de nos ancêtres. Il confie ce programme de recherche à son frère Amédée qui publiera en 1828 V« *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés...* » C'est la première *Histoire de France* largement diffusée (plus de 40000 exemplaires en trente ans) qui prend la Gaule comme origine de la France (C. Goudineau). Amédée Thierry dresse pour la première fois une sorte d'ethnographie de la culture gauloise (habillement, armement, économie, habitat, nourriture, etc...). Il consacre près de 300 pages à la guerre des Gaules. Avec lui, Vercingétorix va acquérir une stature historique... et romantique. Citons quelques traits du héros :

« Il y avait alors chez les Arvernes un jeune chef d'antique et puissante famille , nommé Vercingétorix. Il était fils de ce Celtill [...], de ce noble Arverne qui, coupable de conspiration contre la liberté de sa cité, avait expié sur le bûcher son ambition et son crime. Héritier de la vaste clientèle et des biens de son père, Vercingétorix sut de bonne heure effacer par des vertus et des qualités brillantes, la défiance et la défaveur imprimée sur sa famille ; sa grâce, son courage le rendirent l'idole du peuple. César ne négligea rien pour se l'attacher; il lui donna le titre d'ami. Il lui fit entrevoir, comme la récompense de ses services, ce haut de puissance où Celtill avait aspiré en vain. Mais il ne trouva pas dans le jeune Arverne l'âme d'un Tasget ou d'un Cavarin: Vercingétorix avait trop de patriotisme pour devoir son élévation à l'avilissement de son pays, trop de fierté pour l'accepter des mains de l'étranger ».

En 1828 sont mis en place les principaux traits du personnage : Jeunesse, charisme, patriotisme. Dans la conduite des opérations, A. Thierry suit certes le texte de César mais en l'orientant de façon à mettre en valeur le chef gaulois (lucidité, sens stratégique, fermeté et... idéalisme). Citons la scène finale :

« Le conseil envoya des députés à César, pour traiter, avec lui de la reddition. La réponse du proconsul fut qu'ils devaient immédiatement livrer leur chef, leurs armes et se rendre à discrétion ; en même temps il fit dresser son tribunal hors des portes, en avant du camp, pour y recevoir la soumission des vaincus et prononcer avec solennité sur leur sort. [...] Mais Vercingétorix n'attendit point que les centurions romains le traînaient pieds et poings liés aux genoux de César. Montant sur son cheval enhamaché comme dans un jour de bataille, revêtu lui-même de sa plus riche armure, il sortit de la ville et traversa au galop l'intervalle des deux camps, jusqu'au lieu où siégeait le proconsul. Soit que la rapidité de sa course l'eut emporté trop loin, soit qu'il ne fit pas là qu'accomplir un cérémonial usité, il tourna en cercle autour du tribunal, sauta de cheval, et, prenant son épée, son javalot et son casque, il les jeta aux pieds du Romain, sans prononcer une parole. Ce mouvement de Vercingétorix, sa brusque apparition, sa haute taille, son visage fier et martial, causèrent parmi les spectateurs un saisissement involontaire. César fut surpris et presque effrayé. Il garda le silence quelques instants ; mais bientôt, éclatant en accusations et en invectives, il reprocha au Gaulois son ancienne amitié, ses bienfaits, dont il l'avait si mal payé ; puis il fit signe à ses licteurs de la garrotter et de l'entraîner dans le camp. Vercingétorix souffrit tout en silence. Les lieutenants, les tribuns, les centurions qui entouraient le proconsul, les soldats mêmes paraissaient vivement émus. Le spectacle d'une si grande et si noble infortune parlait à toutes les âmes. César seul resta froid et cruel ».

D'autres historiens de la même époque et des mêmes courants libéraux s'expriment pareillement. Ainsi Rastoul en 1830 : « *Génie militaire, courage indomptable, inspirations éloquentes, tous les dons du*

héros, toutes les vertus du citoyen décoraient la jeunesse de Vercingétorix ». Moreau-Christophe à la même date propose un monument à Vercingétorix « *le plus illustre des héros* ».

J. Michelet publie en 1823 les quatre premiers tomes de son *Histoire de France des origines à la mort de St. Louis*. Tout ce qui a trait aux Celtes, dans le Tome I, est inspiré d'A. Thierry mais il n'y a que 7 pages sur la guerre des Gaules et 4 seulement sur le *Vercingétorix*, nom perçu comme commun. Pour Michelet, César est prodigieux. Il insiste sur la place que les Gaulois vont prendre à Rome...

En ce milieu du XIX^{ème} siècle, c'est Henri Martin qui se fait le champion des Gaulois avec en 1833 son *Histoire de France depuis les temps les plus reculés...* où il consacre 30 pages à la 7^{ème} campagne. Son portrait de Vercingétorix est élogieux : « Il y avait en Arvernie un jeune homme qui attirait tous les regards par ses qualités personnelles bien plus que par l'illustration de sa famille. Sa haute stature, sa beauté, sa vigueur et son adresse sous les armes, le belliqueux génie qui brillait dans ses regards, tout produisait en lui ce mélange d'admiration et de crainte qui était l'idéal des Gaulois. *Son nom même*, dit un historien latin, *était fait pour inspirer la terreur* ».

Martin met en vedette la tactique de la terre brûlée. Il souligne qu'à Gergovie César « *est vaincu en personne pour la première fois* ». Et après l'échec de l'armée de secours à Alésia : « Le héros, le patriote n'avait plus rien à faire ici-bas : la patrie était perdue. L'homme pouvait encore quelque chose pour ses frères. Il pouvait peut-être encore les sauver de la mort et de la servitude personnelle. Cette pensée fut la dernière consolation de cette grande âme ». Et c'est la reddition : « Tout à coup, un cavalier de haute taille, couvert d'armes splendides, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné, arrive au galop droit au siège de César. Vercingétorix s'étant paré comme la victime pour le sacrifice. Sa brusque apparition, son imposant aspect, excite un mouvement de surprise et presque d'effroi. Il fait tourner son cheval en cercle autour du tribunal de César, saute à terre, jette ses armes aux pieds du vainqueur, *et se tait* » ». 50 ans plus tard, H. Martin comptait 120 à 20 fois plus de lecteurs que Michelet ! (Goudineau, *op. cit.* p. 47).

Pour J.-L. Vincent (*Veillées gauloises*, 1839) « *Vercingétorix est le héros que les dieux nous envoyés à la place de Brennus* ». La défaite est expliquée par la trahison : Commius l'Atrébate était resté immobile durant toute la bataille. E. Sue dans *Les Mystères du peuple* fait des Gaulois un peuple-classe. Pour lui, le meurtre de César est la juste punition des dieux pour le supplice de Vercingétorix.

À la moitié du XIX^{ème} siècle, les Gaulois font désormais partie de l'Histoire de France et l'histoire est au pinacle car en premier lieu s'impose la nécessité de fonder l'identité nationale, d'ancrer dans le passé des régimes en rupture avec les anciennes dynasties, à l'heure où le chemin de fer crée une nouvelle image de l'espace et où l'école et la conscription accomplissent l'homogénéisation de la langue française. En 1858, le duc d'Aumale publie une étude sur la 7^{ème} campagne dans la *Revue des deux Mondes* : Vercingétorix y est présenté comme « *le premier des Français* ».

Napoléon III ordonne des fouilles à Alise (1860), Gergovie (1861), au Mont Beuvray (1867). Il crée le Musée National des Antiquités à St.-Germain. Il paie sur sa cassette la statue de Vercingétorix par Millet érigée au Mont Auxois. Sur les conseils de Victor Duruy, il crée les chaires d'Antiquités à l'École des Chartes, au Collège de France, à l'École Normale. Mais en même temps il signe une *Histoire de Jules César* en 3 tomes, animé par l'idéologie que le césarisme fait le bonheur des peuples ! Le premier volume paraît en 1865. Un an plus tard, le deuxième sur la guerre des Gaules est un « *auguste fiasco* » (Ludovic Halévy). L'empereur n'acheva pas son *Histoire* après le désastre de 70.

En Auvergne, l'orgueil régional se fond dans le sentiment national. P.P. Mathieu glorifie Vercingétorix, « éloquent orateur », « habile général », « un grand caractère » et loue son « dévouement désintéressé au bien de la patrie » et « sa noblesse de sentiments. Le capitaine (ER) Girard, dans son *Histoire de Vercingétorix roi des Arvernes* (1863), dénonce les mensonges de César en s'appuyant sur Polyen, Diodore et Strabon et fait de Vercingétorix « un chef aussi grand que César », « si grand capitaine qu'avec des milices mal armées, sans instruction militaire, il balança la fortune de César ». Hors Auvergne, Léon Fallue consacre 100 pages à la 7^{ème} campagne dans son *Analyse raisonnée des Commentaires de Jules*

César (1862). Les mesures de terreur attribuées à Vercingétorix sont du dénigrement. Gergovie est « une véritable défaite » de César.

En 1864, l'Académie française propose un prix de poésie sur le héros gaulois. Près de 150 œuvres concourent dont un drame héroïque en 5 actes d'H. Martin « *Vercingétorix* » (1865). Ce dernier écrit : « *Vercingétorix tend à devenir aussi populaire que Jeanne d'Arc elle-même* ». Pour Bréan, « *sa touchante abnégation [...] suffit pour rendre sa mémoire sainte et sacrée* ». « *Comme Jeanne d'Arc, Vercingétorix a trouvé dans ses ennemis des détracteurs et des bourreaux* ». « *D'où provient cet oubli (de Vercingétorix jusqu'au XIXe s.) ? (Il) était païen, pour lui l'Église n'a pas eu de panégyriques* » (César dans *la Gaule*, 1864). En préface à son drame « *Vercingétorix* » écrit parallèlement, l'historien distingue trois époques : « *Dans l'Antiquité, Vercingétorix ; au Moyen-âge, Jeanne d'Arc ; dans les temps modernes, Napoléon - Le patriotisme, la foi, la gloire* ». Près de 1870, Petitot écrit : « *Patriotisme, génie, courage, sagesse dans le conseil, promptitude dans l'exécution, constance inflexible dans le revers, ascendant irrésistible sur les masses, Vercingétorix possédait toutes les qualités qui font le héros* ».

La popularité que le second Empire accorde aux Gaulois est attestée aussi par des tableaux (par ex. Théodore Chassériau, *La défense des Gaules par Vercingétorix*, en 1855 ; J.-J. Mathieu, *Vercingé-torix chef des Arvernes*, en 1857, François Ehrmann *Vercingétorix appelle les Gaulois à la défense d'Alaise*, en 1869, des sculptures (la statue colossale commandée par Napoléon III à Aimé Millet érigée sur le Mont Auxois en 1867, la statue équestre de Vercingétorix par A. Bartholdi sur la place de Jaude à Clermont-Ferrand (esquissée en 1868 et inaugurée seulement en 1903 !).

La guerre de 1870 déclarée à la Prusse le 19 juillet 1870 et close le 10 mai 1871 rappelle la 7ème campagne de la guerre des Gaules : « *Dix mois comme en 52 av. J.-C.* » (Goudineau, p.100). La défaite de 1870 se superposait à celle d'Alésia (A. Simon, p.64). Le siège de Paris reproduisait celui d'Alésia, la levée en masse par Gambetta évoquait l'appel à l'armée de secours des Gaulois. La France est née de la Gaule, malgré Alésia. De même, Sedan sera effacé, la Revanche viendra (Goudineau, p.106). Déjà en 1864, Bréan incarnait en Vercingétorix l'idée de la revanche : « *Vivez pour la patrie et pour la délivrance/Vivez pour l'avenir ; vivez pour la vengeance* ». En 1879, Juliette Adam écrit dans *La Nouvelle Revue* : « *Travaillons à la résurrection du vieil esprit de la Gaule et de celui de Rome* ».



*Chassériau.
Musée de Clermont-Ferrand*

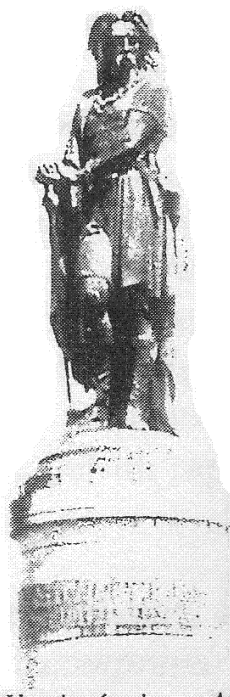


*Vercingétorix appelle les Gaulois
à la défense d'Alésia.
Tableau de François Ehrmann (1809)
Musée des Beau-Arts de Clermont-Ferrand*

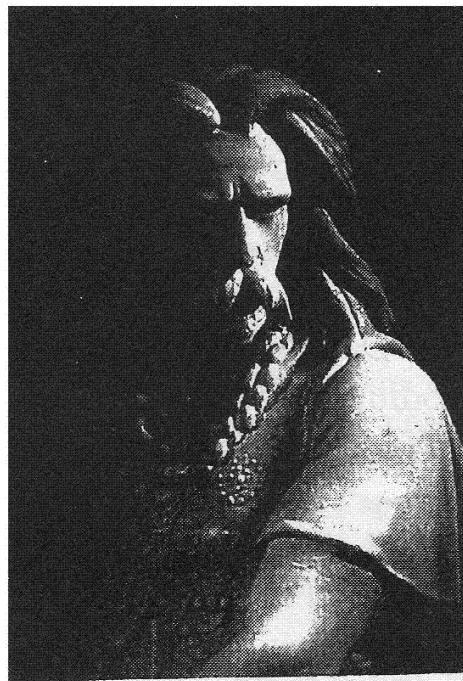
La notion de revanche exigeait que la France actuelle soit l'héritière de la Gaule. En 1882, E. Bosc et L. Bonnemère développent contre le césarisme et pour le patriotisme républicain : « *L'avènement de la démocratie a amené de grands changements dans notre République, aussi devons-nous former le cœur de nos enfants et leur insuffler un ardent patriotisme. C'est pour cela que nous avons voulu tourner les regards de tous, mais principalement ceux de la jeunesse, vers ces guerriers qui soutenaient qu'une nation est toujours au-dessus d'un homme, quand bien même cet homme se nommait Vercingétorix, c'est-à-dire le premier Français* ». Dans sa « *Découverte d'Alésia en Auvergne* » (1903), E. Richenet-Bayard confirme : « *Le réveil actuel, par le souvenir de Vercingétorix, [...], c'est le réveil du vrai patriotisme* ».

Sous la Troisième République ressurgit avec force une analyse d'Amédée Thierry sur l'opposition entre « parti romain » et « parti national ». « *Comment ne pas assimiler ce dernier à ceux qui suivirent Gambetta... ?* » (Goudineau, p. 107) Donc la patrie, la nôtre, prend bien ses racines dans la Gaule de Vercingétorix. Henri Martin avait raison (*ibidem*). D'ailleurs, un futur professeur du Collège de France, Albert Réville, écrit des articles enflammés sur ce thème, prises de positions guère partagées par ses collègues, ajoute C. Goudineau (p. 108). Pourtant d'Arbois de Jubainville n'avait-il pas dit : « *Il coule dans nos veines plus de sang gaulois que de sang latin* » (Introduction à l'étude de la littérature celtique, 1883) et Jean Macé : « *Nous ne sommes pas des Latins, nous sommes des Gaulois* ».

« *Les années 1870-1914 ne manquèrent pourtant pas d'œuvres « littéraires » consacrées au sublime patriote. On recense une quinzaine de drames et de tragédies, parfois lyriques avec des accompagnements musicaux (Saint-Saëns en signa un)* » (Goudineau, p. 109). Anne Pinget recense 124 monuments consacrés aux Gaulois dont 14 à Vercingétorix. Deux tableaux célèbres de la reddition : celui peint par Lionel Royer en 1899 (aujourd'hui au musée Crozatier, Le Puy-en-Velay) et la toile de Henri-Paul Motte (œuvre médiocre achetée par l'État en 1886) mais une profusion de gravures.



La statue de Vercingétorix par Aimé Millet, érigée en 1863 au sommet du Mont Auxois, domine Alise-Sainte-Reine et la plaine des Laumes où eurent lieu les combats décisifs.



Vercingétorix : plâtre d'Aimé Millet qui servit d'esquisse pour la statue de bronze Musée municipal de Sémur-en-Auxois.

« Vercingétorix tirailé infiniment plus que sous Louis-Philippe ou sous Napoléon III, invoqué à l'appui des thèses les plus contradictoires » (Goudineau, p. 120). L'inauguration de la statue équestre de Vercingétorix par Bartholdi en octobre 1903 fut *une grande fête républicaine* (Antoinette Ehrard). Mais le boulangisme, un peu plus tôt, avait vu le nationalisme passer à droite et s'inspirait d'un véritable national-populisme symbolisé dans le jeu des quatre as : as de pique, Bonaparte; as de cœur, Jeanne d'Arc; as de trèfle, Vercingétorix; as de carreau ... Boulanger !

Selon Goudineau, un tournant s'amorce autour des années 1880 entre l'histoire « sérieuse » et celle des « idéologues » (p. 123). Mais « • Où était enseignée, dans ces hautes sphères, l'histoire de la Gaule ? Nulle part ». (p. 124).

L'idéologie républicaine de l'unité nationale est présente chez Lionel Bonnemère ; « Vercingétorix fut l'incarnation de la patrie et qui l'aurait créée grande, forte et puissante, sans la trahison des druides et des colliers d'or, qui craignant de perdre leur suprématie et leur influence, préférèrent livrer les Gaules aux armées étrangères ».

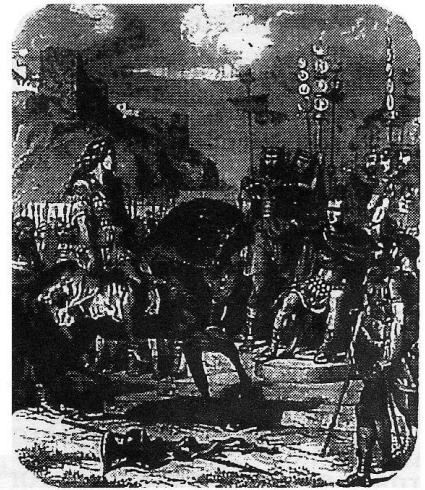
Dans l'enseignement primaire de l'école républicaine, Vercingétorix est présenté comme le champion de l'indépendance, l'incarnation de la patrie et le fondateur de la France. Mais dans le secondaire, rivé sur son socle gréco-romain, la défaite eut des conséquences heureuses. « Où était enseignée dans [les] hautes sphères, l'histoire de la Gaule ? Nulle part » (Goudinaud, p. 124).

Dans les milieux catholiques, Vercingétorix est adopté comme « précurseur » de Clovis, comme Saint Jean-Baptiste de Jésus. Avec les mots « martyr », « messie », « sacrifice », on glisse finalement vers une vision de Vercingétorix comme Christ national. Paradoxalement, l'idée prend forme d'abord chez les républicains : L. Bonnemère, M. Bonnefoy, E. Richenet-Bayard, pour aboutir à l'« *Ecce homo gallus* » des Marius-Ary Leblond.

Pustel de Coulanges est exemplaire. Sa thèse, *l'Histoire des institutions* (1891) est anti-germanique, « anti-franque » : tout remonte à l'Empire romain. Il n'existait pas d'unité nationale chez les Gaulois, lesquels étaient divisés. Le seul mérite de Vercingétorix est d'avoir su fédérer les volontés parce que nul ne pouvait plus supporter la domination de César. Fustel meurt en 1889 à 59 ans. Renan, Taine, Duruy disparaissent dans les cinq années suivantes. De nouveaux historiens apparaissent qui se rattachent à une École, notamment l'Ecole méthodique : Gabriel Monod (le créateur de *La Revue historique*), Ernest Lavisse (auteur d'une vaste *Histoire de France* en neuf tomes et dix-sept volumes), Gustave Bloch, Ernest Hevet, Camille Jullian.



Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César.
Tableau de Lionel Royer (1899).
Musée Crozatier, Le Puy.



Gravure sur la reddition de Vercingétorix
illustrant l'Histoire populaire de la France

2.4. Vercingétorix au XX^{ème} siècle ou le héros combattant au service de causes contradictoires.

Le *Vercingétorix* de C. Jullian paraît début 1901. Déjà en 1892 dans son *Gallia...*, l'auteur évoquait le patriotisme gaulois : « *La résistance der la Gaule a été plus courte que celle de l'Espagne ; mais elle a été plus générale [...]. Devenue compacte, elle a pu être brisée d'un seul coup. Pour être courte, elle n'en fut pas moins intense* ». Le succès de *Vercingétorix* fut triomphal. Sa documentation est essentiellement textuelle. « *Les Gaulois n 'ont ni demeure, ni économie, ni vie quotidienne. Mais ils ont gagné bien davantage : une civilisation et une patrie* » (Goudineau, p. 150). Jullian compare leurs institutions à celles des cités grecques d'avant l'âge classique, le clientélisme qui lui rappelle les « clans » des anciens patriciens romains, il évoque l'élévation du druidisme.

Familier de Froissart, Jullian rapproche les grands aristocrates gaulois de Gaston Phœbus : « *En cherchant à comprendre Vercingétorix et ses congénères de l'aristocratie gauloise, j'ai toujours pensé malgré moi à Gaston Phœbus, superbe d'or, d'argent et de brocart, tantôt lancé dans d'infemales chevauchées [...] et tantôt trônant au milieu de ses convives, [...] entouré d'hommes d'armes, de chanteurs et de poètes, curieux lui-même de vers harmonieux et de récits imagés, beau conteur et beau diseur à son tour, intelligent, éloquent, rieur, têtu, cruel et dévot* ».

Albert Grenier, disciple de Jullian, dira « *Cherchant Vercingétorix, Jullian a trouvé la Gaule* ». Au-delà du territoire, la Gaule, c'est une communauté de langue, de culture, de religion, en un mot une patrie.

Voici des extraits de la scène finale, « *superbe mise en scène* » (Goudineau) :

« Vercingétorix sortit le premier des portes de la ville, seul et à cheval. [...] Il apparut à l'improviste devant César. Il montait un cheval de bataille, harnaché comme pour une fête. Il portait ses plus belles armes ; les phalères brillaient sur sa poitrine. Il redressait sa haute taille, et il s'approchait avec la fière attitude d'un vainqueur qui va vers le triomphe. Les Romains qui entouraient César eurent un moment de stupeur et presque de crainte, quand ils virent chevaucher vers eux l'homme qui les avait si souvent forcés à trembler pour leur vie. L'air farouche, la stature superbe, le corps étincelant d'or, d'argent et d'émail, il dut paraître plus grand qu'un être humain, auguste comme un héros [...] C'était bien , en effet, un acte de dévotion religieuse, de dévouement sacré, qu'accomplissait Vercingétorix. Il s'offrit à César et aux dieux suivant le rite mystérieux des expiations volontaires. Il arrivait, paré comme une hostie. Il fit à cheval le tour du tribunal, traçant rapidement autour de César un cercle continu, ainsi qu'une victime qu'on promène et présente le long d'une enceinte sacrée. Puis il s'arrêta devant le proconsul, sauta à bas de son cheval, arracha ses armes et ses phalères, les jeta aux pieds du vainqueur : venu dans l'appareil du soldat, il se dépouillait d'un geste symbolique, pour se transformer en vaincu et se montrer en captif. Enfin il s'avança, s'agenouilla, et, sans prononcer une parole, tendit les deux mains en avant vers César, dans le mouvement de l'homme qui supplie une divinité ».

Dans son *Histoire de la Gaule* (1910), où le volume III (1910) relate la guerre des Gaules, il conclut sur Vercingétorix :

« Le dernier des chefs de la Gaule fut le plus grand, à la fois par ce qu'il valait et par ce qu'il a réussi à faire. Il a soulevé toutes les nations, il leur a rendu une conscience commune, il a refait d'elles une patrie. Cette patrie, il l'a dotée aussi tôt des institutions militaires et de la discipline sociale qui auraient pu la sauver; et s'il a échoué dans sa tâche, ce fut surtout la faute d'autres hommes. Pour l'accomplir il a lutté sans repos sur les champs de bataille les plus divers. Il a livré six combats, soutenu trois sièges, et jusqu'au dernier soir d'Alésia, il a fait redouter la défaite à César ».

Grâce à Jullian, Vercingétorix est devenu un personnage reconnu et recommandable. « *S'est effacé le barbare moustachu héroïque mais chef de guerre désastreux, enfant des druides sanguinaires ou victime de ces imposteurs, aristocrate monarchiste ou républicain dans l'âme, bonapartiste ou boulangiste, anticlérical acharné ou prônant un dieu unique* » (Goudineau, p. 162).

La guerre de 1914-18 exacerbe les passions nationalistes. Les Gaulois et Vercingétorix vont devenir les ancêtres des Poilus de la grande guerre (A.Simon, p. 110). Après un « *Héros et bandit Vercingétorix et Arminius* » (1916) qui oppose l'un à l'autre, Jules Toutain dédie à Vercingétorix son poème patriotique « *Les Morts debouts* » (1918). Après la première guerre mondiale, les thèmes associés à Vercingétorix vont être patriotisme, amour de la liberté, sens du sacrifice - mais aussi ordre, autorité, chef national au-dessus des partis, voire chef à poigne.

Dans l'entre-deux-guerres, Frantz Funck-Brentano, dans le premier tome de son *Histoire de France racontée à tous. Les origines* (1925) observe que l'armée de secours n'a pas répondu aux attentes de Vercingétorix :

« L'appel de Vercingétorix fut entendu ; mais il ne le fut pas comme il aurait dû l'être. Le jeune capitaine avait pensé à une ruée d'un million d'hommes, de toute la Gaule soulevée en masse. Là était le salut. La pensée en fit trembler César. La levée en masse fut refusée. 250 000 hommes, dit-on, marchèrent sur Alise-Sainte-Reine [...] La direction de l'opération fut confiée, non à un capitaine unique, actif, énergique, résolu, à un Lucter ou un Ambiorix, mais à un conseil de quatre commandants, dont deux étaient de bon choix, Vercassivellaun l'Arverne le cousin de Vercingétorix, et cet étonnant Comm l'Atrébate, un des héros de la guerre. Les deux autres étaient des Éduens, des politiciens intrigants et manœuvriers, non de champs de bataille mais de coulisses parlementaires, Éporédorix et Viridomar. D'où les lenteurs, les hésitations, les tergiversations qu'on imagine ».

Le texte de Funck-Brentano comporte les notions de « race », d'appel au chef éclairé, d'opposition entre « affaïssement » et « vertus viriles » qui vont permettre la récupération de Vercingétorix par la droite nationaliste et anti-parlementaire.

En 1937-38, les Leblond publient une *Vie de Vercingétorix* en deux tomes où il est dit : « *A cette date impie débute la pire duplicité européenne, l'alliance de la Germanie avec Rome...* » et leur éditeur, Denoël, entoure le second tome d'un bandeau : « *Quand Germains et Romains s'unirent pour combattre la Gaule* ». Comment après la Triplice du XIX^{ème} siècle, ne pas y voir une allusion à l'axe Rome-Berlin ?

Après la défaite de 1940, pétainistes et gaullistes se sont réclamés les uns comme les autres de Vercingétorix. Le régime de Vichy issu de la paix conclue avec Hitler se replie sur le territoire arverne. Tirons les leçons de la défaite en retrouvant les anciennes valeurs et en construisant un *nouvel ordre*. Sur le plateau de Gergovie est célébré en 1942 le deuxième anniversaire de la Légion Française des Combattants. On rapproche les deux phrases : « *Je prends les armes pour la liberté de tous* » et « *Je fais à la France le don de ma personne* ». Les manuels de Vichy invitent au sacrifice et à l'obéissance.

Inversement, il y a eu assimilation de la Résistance à la lutte gauloise. L'école d'archéologie de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand était « *un maquis, une pépinière de Résistants* » qui se réunissaient aux pieds de la statue équestre de Bartholdi, sur la place de Jaude. Le roman pour enfants de M. Michon, *Le Celte au torque d'ambre* dit explicitement : « *Par bien des points ce combat [...] rappelle celui des résistants en face des soldats de Hitler* » Dans le roman de C. Dormontal, *Le grand amour de Vercingétorix* (1945), on atteint au lyrisme: « *Gergovie, Alésia, Roncevaux, Bouvines, Austerlitz, Verdun, La Marne, jusqu'au Maquis triomphant !* ». G. Bordonove écrit dans son *Vercingétorix* (1978) : « *Il a osé défier l'ennemi. Cet esprit de résistance à toute oppression - que l'on retrouve en Jeanne d'Arc comme en nos combattants de l'ombre des années 1940-45 - il en est le promoteur lointain. Il fut chronologiquement le premier des résistants de France* ».

L'après-guerre est marqué par de Gaulle pour qui le peuple a vingt siècles, il vient des Gaulois, mais l'État n'a que quinze siècles, il vient de la monarchie mérovingienne. Pour l'équipe Goscinny-Uderzo, la « *potion magique* », c'était de Gaulle, l'homme providentiel. La thèse de Michel Rambaud, *La déformation historique dans les Commentaires de César* (1953) met en évidence *l'art génial de propagande de César*.

et reprend le thème de l'esprit de résistance patriotique des Gaulois mais le personnage de Vercingétorix n'en sort pas grandi. César aurait porté au pinacle un personnage falot pour faire croire que la révolte était due à l'aventure personnelle d'un jeune chef charismatique. Jean-Jacques Hatt dans son *Histoire de la Gaule romaine* (1959), réduit le personnage de Vercingétorix. « *C'est avant tout un politique, un tyran dans la tradition antique qui bouscule l'aristocratie régnante, et s'appuie sur un mouvement populaire. Du tyran, il a la largeur de vues, la lucidité, la cruauté froide, le pouvoir sur les masses* ».

\
A partir de 1955-60, Jacques Harmand, archéologue et historien, diffuse la thèse qui veut que Vercingétorix n'ait été qu'un complice de César, pour intégrer la Gaule à la « civilisation ». Personne n'y a cru... Paul-Marie Duval, au Collège de France, n'y accorda que peu d'attention. En bon disciple de Grenier, il réédita le *Vercingétorix* de Jullian et un abrégé de son *Histoire de la Gaule*, avec des préfaces qui mettent en évidence que les fouilles archéologiques menées depuis ont apporté de l'eau à son moulin (Goudineau, p. 194).

Depuis une vingtaine d'années, Vercingétorix n'est plus un héros qui compte pour le public adulte, mais il est devenu, avec la bande dessinée, les films et les romans pour la jeunesse, **un véritable héros pour enfants**. Ces productions n'en continuent pas moins de faire la part belle à la grandeur de Rome et de sa culture matérielle. « Dans une société où le confort et la puissance matérielle sont des critères exaltés chaque jour par la télévision, le jeune lecteur est déjà conditionné » (A. Simon, pp. 128-129).

Conclusion

Pour conclure, la confrontation du « mythe » avec le peu que l'on sait aujourd'hui des faits par les textes et l'archéologie permet de rectifier certains points de la légende et d'en conforter certains autres. En commençant par la fin, la scène de la reddition à partir de laquelle est né le mythe du chef qui se sacrifie en une *devotio* quasi religieuse pour sauver ses frères d'armes peut légitimement être mise en doute. C. Goudineau écrit : « Si nous reprenons le dossier sans idée préconçue, une évidence s'impose : cette scène, ces scènes sont rigoureusement impossibles, elles ne peuvent avoir la moindre réalité. Jamais au cours de l'histoire, on ne vit de reddition semblable » (p. 324). Ses arguments : « Une reddition est toujours négociée, soigneusement préparée. Toujours, la condition n°1 : celui qui se rend se présente *désarmé* ». Vercingétorix en armes et seul eût été massacré avant de parvenir au retranchement. Dans le texte de César (VII,89), la reddition est organisée : des légats (*legati*) sont envoyés à César. Celui-ci pose les conditions habituelles : livraison des armes [...], -livraison des chefs : la remise classique des otages ». C'est ce qui se passe à Alésia. César dit « *arma proiciuntur* » (littéralement : « *les armes sont projetées* » mais que l'on a traduit par « *On jette les armes à ses pieds* » ». Goudineau ironise : « Des dizaines de milliers de boucliers, d'épées, de lances, etc... jetées aux pieds de César ? » Sur le siège de l'oppidum des Belges en 57, César précise : « Une grande quantité d'armes fut jetée du haut du mur dans le fossé qui était devant la ville » (11,30-32). À Alésia, pareillement : « Les armes devaient pêtre jetées du haut des remparts. César sort du camp, s'installe en face de l'oppidum pour vérifier si la condition est bien remplie. Par ailleurs, on lui livre les chefs, - dont Vercingétorix -, évidemment désarmés » (p. 327)

En positif, les sources confirment : Vercingétorix est un nom propre et non un titre (les monnaies en plus des textes). L'ascendance aristocratique de Vercingétorix est établi par tous les textes. Son père Celtillus avait, dit César, exercé un sur la Gaule et aspirait à la royauté. Le lieu de naissance de Vercingétorix : Seul Strabon suggère Gergovie « *d'où provenait Vercingétorix* ». Son âge en 52 av. J.-C. ? Vercingétorix, nous dit César, était *adulescens*, c'est-à-dire qu'il n'avait pas exercé encore de charges politiques et qu'il avait moins d'une trentaine d'années. Physiquement, Vercingétorix est de grande taille comme la plupart des Gaulois (César, Diodore et Strabon). Ce n'était pas un « poilu » : il ne portait pas de barbe ni de moustaches, comme le montrent pour d'autres les deniers gaulois frappés dans le centre à partir du II^{ème} siècle av. J.-C..

Les témoignages de Dion Cassius et d'Orose imputent à Vercingétorix la rupture du traité de 121 av. J.-C. qui unissait Rome aux Arvernes et en font « l'auteur d'un grand forfait ». Vercingétorix a été aux côtés de

César pendant toute une partie de la guerre des Gaules, probablement comme chef du corps de cavaliers Arvernes réquisitionné par le proconsul, ce que César dissimule au Sénat pour cacher que ses plus proches alliés l'ont trahi. Élu roi des Arvernes selon César (VII,4), Florus, Polyen, Plutarque et Orose, Vercingétorix n'a été, à Bibracte, que confirmé dans le commandement suprême. Enfin, il n'est que justice, écrit Goudineau, que de lui reconnaître les qualités d'un grand chef de guerre, capable de discipliner des troupes, de leur imposer les rudiments de la guerre, d'imaginer des stratégies à long terme. Le parti de conduire une guerre de guérilla et de refuser la bataille, de pratiquer la politique de la terre brûlée pour affamer les légions, de fixer l'armée romaine en siège autour d'Alésia pour la prendre entre l'armée de secours et la sienne était une stratégie qui pouvait permettre l'épuisement puis l'anéantissement de l'armée romaine. La Fortune en a décidé autrement ; le double jeu de l'aristocratie et des druides aussi.

Les lacunes de la documentation ouvraient la voie à l'irruption de l'imaginaire. Les combats politiques de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle et la montée du nationalisme français devaient donner un visage à Vercingétorix. Guizot écrivait vers 1820 que les vaincus d'hier étaient devenus les vainqueurs d'aujourd'hui. Il était nécessaire pour la France de retrouver ses racines. La « République des Jules » répandit l'idée qu'aux origines de la France se rencontraient certes Clovis, mais avant lui Vercingétorix (Y. Roman). A la fin du XIX^{ème} siècle, les nationalistes en font un de leurs héros. Les Gaulois vont jusqu'à devenir l'une des références des racistes français.

Quel avenir pour le mythe de Vercingétorix ? Avec le ciblage actuel sur les jeunes glisse-t-on du mythe au conte de fées ? (A. Simon). Aujourd'hui a disparu la plupart des enjeux qui ont nourri la légende de Vercingétorix : la quête des origines, l'aspiration à l'unité nationale, l'idée d'une France éternelle dans ses limites naturelles, la Revanche contre l'ennemi héréditaire, la défense de la République, la justification civilisatrice du colonialisme. La construction de l'Europe est en route. Italiens et Allemands sont devenus nos partenaires. Mais comme l'écrit André Simon, la domination étrangère et l'intégration dans un ensemble plus vaste, les Gaulois du temps de Vercingétorix ont déjà connu tout cela. L'histoire peut venir à nouveau souffler sur la braise épique et ranimer la mémoire du jeune, brillant et prestigieux chef arverne.



Aux martyrs de l'indépendance nationale.
Plâtre d'Émile Chatrousse (1870)
Musée des Beaux-Arts de Clermont Ferrand

Bibliographie

Ouvrages utilisés :

Camille JULLIAN, *VERCINGÉTORIX*, Librairie Hachette et P. M. Duval, 1963, Taillandier 1977.

Christian GOUDINEAU : Dossier *VERCINGÉTORIX*, Actes Sud/Errance, 2001. André SIMON, *Vercingétorix et l'idéologie française*, IMAGO, 1989. Musée des Antiquités nationales. Réunion des Musées Nationaux, *Vercingétorix et Alésia*, 1994.

César, *Guerre des Gaules*, traduit par L.A. Constans, avec une introduction de Pierre Fabre, Les Belles Lettres, 1965.

Pour en savoir plus :

Actes du colloque *Nos ancêtres les Gaulois* (juin 1980), Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand (1982).

Suzanne Citron, *Le mythe national : l'histoire de France en questions*. Les Editions ouvrières, Études et documentation internationales, 1989.

N° hors série de *l'Archéologue, archéologie nouvelle*, été 1998. Agulhon (M), *Le mythe gaulois. Ethnologie française*, 28, 1998, 3, pp. 296-302.

Amaïvi (Chr.), *De l'art et de la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France*, Paris, Albin Michel, 1988.

Camille Jullian, *l'histoire de la Gaule et le nationalisme français*, Actes du colloque organisé à Lyon le 6 décembre 1988, Presses Universitaires de Lyon.

Carcopino (J.), *Alésia et les ruses de César*, Paris, Flammarion, 1958. Duval (P.M.), *Monnaies gauloises et mythes celtiques*, Paris, Hermann, 1987. Grenier (P.), *Les Gaulois*, Paris, Payot, 1945.

Grimai (P.), *Que représentait Vercingétorix*, Mélanges Varagnac, 1971, pp. 361-366. Harmand (J.), *Vercingétorix*, Paris Fayard, 1984. Le Bohec (Y.), *Vercingétorix*, *Rivista storica dell'Antichità*, 28, 1998, pp. 85-120.

Ramnaud (M.), *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris, Les Belles Lettres, rééd. 1966.

Simon (A.), *Vercingétorix, héros républicain*, Paris, Ramsay, 1996.